

GUIDE PITTORESQUE

DANS LE DEPARTEMENT DE L'YONNE.

ROUTE ROYALE DE PARIS A LYON

PAR LA BOURGOGNE.

VOYAGE SIXIÈME.

SENS, ville très-ancienne, située sur la rive droite de l'Yonne.

La ville de Sens a eu d'illustres chroniqueurs et des historiens savants et zélés. La bibliographie qui suit le prouve, bien qu'elle soit encore incomplète. Successivement de nouveaux travaux viendront l'enrichir et aussi, il n'en faut pas douter, éclairer l'histoire de la vieille cité par des recherches nombreuses, approfondies et mieux comprises qu'autrefois, sous le double rapport descriptif et archéologique.

Aujourd'hui, les sociétés savantes ne se bornent plus à faire copier ou traduire les textes anciens; on les étudie, on les commente et surtout on les compare aux monuments dont ils parlent. Le cabinet de travail n'est plus exclusivement la bibliothèque: c'est maintenant dans l'église ou le cloître d'une abbaye en ruines, le donjon ou la salle des gardes d'une forteresse féodale, qu'il faut aller étudier les mœurs monastiques ou chevaleresques d'une époque qu'on admire sans désirer la voir renaitre autrement que dans les pages du livre qu'on écrit. Le donjon bâti sur la cime d'un rocher, où le pied du chasseur ose à peine se hasarder, les vas-

tes constructions monastiques abritées par les côtes d'une petite vallée, indiquent et démontrent d'une manière vraie les habitudes et les préjugés des populations dont nos vieux chroniqueurs nous racontent les joies et les souffrances.

Une condition essentielle, incessamment réclamée aujourd'hui, c'est que l'antiquaire doit avoir vu les édifices dont il parle et qu'il décrit: de là cette nécessité de voyager et aussi d'apprendre à voir, science toute nouvelle que les études archéologiques rendent pleine d'intérêt. Si nos anciens historiens avaient décrit les monuments qui s'élevaient sous leurs yeux avec autant de minutie qu'ils en ont mis à relater les débats religieux qui agitaient leurs provinces, nous aurions un immense tableau de nos admirables richesses monumentales; nous saurions ce qu'étaient réellement les vastes murailles que les uns croient romaines, les autres moyen-âge: témoin les grandes murailles défensives de la ville haute de Provins, petite ville qui dispute à Sens l'un de ses plus beaux titres, son nom d'*Agendicum*. Mais en lisant l'*Histoire de Provins*, écrite par M. Opoix, on est amené à penser que l'honorable provinois n'a pas vu d'autres monuments que

ceux qui couvrent de leurs ruines la partie haute de cette vieille ville. On sent que les connaissances archéologiques ont manqué à M. Opoix; il a cru que son attachement profond pour la cité provinoise lui en tiendrait lieu. Si ce savant et laborieux écrivain avait étudié les édifices anciens de la France, avant de commencer son livre, sans nul doute il eût modifié considérablement les termes de son admiration pour sa ville natale. En voyant les monuments romains d'Autun, d'Arles, de Nîmes, d'Orange et de Vienne, et les forteresses féodales de Coucy, Pierrefonds, Chinon, Clisson et tant d'autres encore; il aurait eu la douleur de ne reconnaître à Provins que des constructions du moyen-âge. Sans jamais avoir vu de fortifications romaines, M. Opoix crut de bonne foi en trouver à Provins. Il décrit chaque pan de mur, chaque tourelle, en leur assignant un emploi que Jules-César lui-même avait dû leur assigner. Sa description est claire et semblerait irréfutable au lecteur qui ne connaîtrait Provins que par cette description; mais pour celui qui aurait vu non-seulement Provins, mais aussi d'autres villes anciennes, le système de M. Opoix n'est plus admissible. Tout, à Provins, maintenant au moins, est moyen-âge. Ses vastes constructions militaires, religieuses ou civiles, appartiennent à la période du douzième au quinzième siècle. Les nombreux et remarquables caveaux qui sillonnent la Ville-Haute datent de cette époque, et si quelques pleins cintres se montrent çà et là, c'est le plein cintre roman, et quelquefois celui de la renaissance. Au milieu des voûtes ogivales dont les nervures sont rondes ou prismatiques, M. Opoix se croit dans d'immenses souterrains romains, et il s'écrie avec conviction : « Les pierres parlent! » Que Provins soit ou ne soit pas *Agendicum*, il ne lui reste rien, pas le moindre débris d'une construction romaine : tandis que les constructions du moyen-âge sont nombreuses et imposantes, malgré les innombrables démolitions que les Provenois eux-mêmes ont faites.

Un des petits-fils de M. Opoix vient de faire réimprimer l'*Histoire de Provins*; il a cru devoir y ajouter des observations qui ne sont que de très-grosses épigrammes que la politesse n'a pas adoucies.

BIBLIOGRAPHIE SÉNONAISE.

1. Odoran, moine de Saint-Pierre-le-Vif, est le plus ancien des historiens sénonais. Il a composé une chronique insérée dans la collection de Duchesne, tome II, et intitulée : *Ordoranni monachi Senonense chronicon, ab anno 675 ad annum 1032*.

2. Clarius, moine de Saint-Pierre-le-vif, a composé une chronique générale intitulée : *Chronicon Sancti Petri vivi senonensis, ordinis sancti Benedicti* (Biblioth. d'Auxerre).

3. Godfroy de Courlon, à Collone, moine de St.-Pierre-le-Vif, a composé une *Chronique de Sens* (manuscrit de la Biblioth. de Sens). V. le tome XXI de l'Histoire littéraire de France.

4. *Histoire du monastère de Saint-Pierre-le-Vif*, in-8°, manuscrit du XVII^e siècle (Biblioth. d'Auxerre).

5. Copie d'une *Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif*, commencée au IX^e siècle et finissant au XV^e, et écrite au XVI^e siècle (Bibl. de Sens, n. 262).

6. *Chartres ou cartulaire de Saint Pierre-le-Vif*, gros in-folio, manuscrit. (Biblioth. de Sens, n. 276).

7. *Cérémonial de Saint-Pierre-le-Vif*, manuscrit écrit en 1252 (Biblioth. de Sens, n. 292).

8. *Registre des obiit* avec les biens affectés aux anniversaires; manuscrit de Saint-Pierre-le-Vif du XV^e siècle (Biblioth. de Sens, n. 248).

9. *Cartulaire de l'abbaye de Saint Jean*; XIII^e siècle.

10. *Cartulaire du couvent des Céliestins, à Sens*; manuscrit de la fin du XV^e siècle.

11. *Cartulaire des droits généraux des archevêques de Sens*; manuscrit du XV^e siècle.

12. *Cartulaire du grand Chapitre de Sens*; manuscrit du XVI^e siècle.

Les quatre ouvrages précédents sont aux archives du département.

13. *Chronique de l'abbaye de Sainte Colombe*, depuis l'an 275 à 1648, par D. Cotteron; manuscrit du XVII^e siècle (Bibl. d'Auxerre).

14. *Martyrologe nécrologique de Ste Colombe*; manuscrit du XIII^e siècle (Biblioth. de Sens, n. 524).

15. *Pouillé des bénéfices du diocèse de Sens*, in-folio du XVII^e siècle (Bibl. d'Auxerre).

16. *De verâ Senonum origine christiana*, etc.

17. *Catalogus archiepiscoporum Senonensium*, etc.

Ouvrages écrits par Claude-Hugues Mathoud, in-4^o, XVII^e siècle (Biblioth. de Sens).

18. *Senonensium archiepiscoporum vitæ*, etc., par Jacques Taveau, 1608 (Biblioth. de Sens).

19. *Histoire générale des pays de Gastinois et Sénonois*, etc., par le Père dom Guillaume Morin, in-4^o, 1630.

La ville de Sens a eu beaucoup d'autres annalistes dont les ouvrages sont restés manuscrits. Ce sont MM. Fénel, Taffourau, Butureau, G. Farinade, J. Rousseau, etc., etc.

Almanachs de la ville de Sens, petits volumes in-32, publiés depuis 1763, et renfermant de curieuses notices sur la ville de Sens et sur le département de l'Yonne.

Histoire de Sens, par M. Tarbé, 1 vol. in-12, 1838. C'est la réunion et mise en ordre de quelques articles des Almanachs de Sens.

Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens, par Quantin, archiviste du département de l'Yonne. Br. in-8^o, 1840.

Histoire de Sens, publiée par M. de Lavernade, pour paraître prochainement.

Coutumes de Sens (Biblioth. de Sens, n. 247, 249 et 250).

Un grand nombre d'Auteurs parlent encore de Sens, et, indépendamment du *Gallia christiana*, du *Spicilege* de dom Luc d'Achery, de dom Bouquet, Mabillon, Lamartinière, Moréri, etc., les savants tels que MM. D'Anville, l'abbé Lebeuf, l'abbé Belley, Pasumot, Jollois, Tarbé et Grivault de la Vincelle, ont écrit de précieuses pages sur l'histoire de Sens. Voici une liste d'Auteurs restés peu connus et dont les manuscrits sont dans la curieuse bibliothèque de M. Tarbé.

HISTOIRES ET NOTES sur Sens par MM. l'abbé Salgues, l'abbé Dulimon, l'abbé Fénel, l'abbé Roy, l'abbé Bureteau, l'abbé A. Guichard, l'abbé de Tuet, l'abbé Cotteron, Milachau, Coquin, Mestier, Maulmirey, Rousseau, etc.

Enfin, la Société archéologique de Sens augmente encore de plusieurs de ses membres la liste déjà si longue des écrivains sénonais.

Plusieurs siècles avant la conquête des Gaules par les Romains, la ville de Sens était la métropole d'une vaste et puissante province, dont la population belliqueuse avait pris un immense développement.

Tous nos grands annalistes nous ont appris les succès et les revers de quelques chefs de Gaulois qui immortalisèrent le nom sénonais; il me semble donc superflu de rappeler ici des faits bien connus.

Un des plus zélés historiens de la ville de Sens, M. Tarbé, a publié, depuis de longues années, de précieuses recherches auxquelles l'*Annuaire de l'Yonne* a déjà rendu un juste hommage. Ce sont ces mêmes recherches que je consulterai bien souvent, en décrivant de nouveau les *curiosités* de notre ville, pour me servir d'un mot consacré dans les *Guides*. Dans cette description, aussi abrégée que possible, je laisse de côté toute discussion historique ou scientifique. J'ai indiqué plus haut la nomenclature des nombreux ouvrages que le lecteur

pourra consulter. Divisée par ordre de matières, cette notice n'est qu'une sorte de catalogue.

SOMMAIRE : Antiquités; Eglises; Places; Ponts; Portes; Monuments; etc.

ANTIQUITÉS.

ANTIQUITÉS GALLO-ROMAINES. En jetant les yeux sur le plan, figure 1, on remarque que l'enceinte formée par les vieilles murailles présente un ovale allongé et très-irrégulier. Une longue rue traverse la ville dans toute sa largeur. Aux extrémités s'ouvraient des portes auxquelles aboutissaient les grandes voies romaines, ainsi qu'à deux autres portes encore situées du côté du nord. L'itinéraire de ces voies a été donné voyage 1^{er}. A la porte placée en bas de la ville venaient aboutir les voies antiques d'Orléans et d'Auxerre. A l'une des deux portes, placées en haut de la ville, aboutissaient les voies de Troyes et d'Alise. Enfin, aux deux portes situées dans la muraille nord aboutissaient les voies venant de Paris et de Meaux. La cinquième porte antique conduisait à un vaste faubourg situé au midi de la ville, et baigné par les eaux de la Vanne, petite rivière dont nous avons déjà parlé, Voyage 1^{er}.

Toutes ces portes antiques, ruinées sans nul doute durant la première période du moyen-âge, furent reconstruites vers la fin du xiv^e siècle. Deux d'entre elles n'ont été démolies que dans ces dernières années, vers 1836; les autres l'avaient été primitivement, et sont remplacées aujourd'hui par de simples pilastres de style plus ou moins grec ou romain.

En 1814, les murailles gallo-romaines étaient encore entières; elles résistèrent aux attaques des Wurtembergeois, qui ne purent se rendre maîtres de la ville que par la trahison d'un habitant. Aujourd'hui, ces mêmes murailles sont presque complètement démolies; leurs débris énormes gisent dans les fossés ou dans les allées des boulevards. Toute regrettable que soit cette destruction, qui

est plus active que jamais, on a une sorte de compensation qui diminue les regrets: les immenses pierres de taille qui formaient le soubassement de la muraille sont, pour la plupart, couvertes de sculptures ou d'inscriptions; ces sculptures, tournées vers l'intrados des murs, ont échappé aux mutilations que les sentiments exaltés du moyen-âge n'eussent pas manqué de leur faire subir. Un nombre considérable de bases et de fûts de colonnes, des fragments de corniches, des ornements de toutes sortes, enfin des bas-reliefs à une ou plusieurs figures et de nombreuses inscriptions votives ont été mis à découvert depuis quelques années. Les bas-reliefs et les inscriptions furent assez soigneusement recueillis; mais les fragments de colonnes, de bases et de chapiteaux furent brisés ou équarris de nouveau pour servir à la construction des maisons nouvelles qui s'élevaient de tous côtés.

Une partie importante des inscriptions et des bas-reliefs a été transportée dans le jardin de l'hôtel de la mairie, et abritée sous un hangar; là, superposés les uns aux autres, ces curieux débris peuvent être étudiés. On retrouve le caractère bien connu des ouvrages gallo-romains recueillis et conservés dans les principales villes du midi de la France; c'est le même type et presque les mêmes dimensions que dans les monuments antiques de Dijon et surtout d'Autun qui furent, de même que ceux de la métropole sénonaise, considérables et enrichis de sculptures. L'eût être même furent-ils comme ceux de Vienne, d'Orange, de Nîmes et d'Arles revêtus de marbres précieux. Cela n'est pas douteux d'après les fragments de marbres rares trouvés dans les murs de la Motte-du-Ciar, immense construction dont l'emploi est resté incertain.

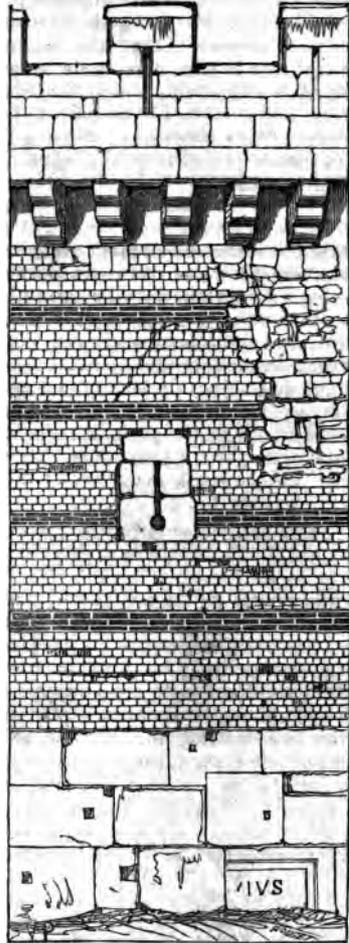
Un livre savant, dans lequel se trouveront décrites avec étendue les murailles et les sculptures sénonaises, se prépare; je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer le lecteur et de ne donner ici qu'une description sommaire.

Lorsque César eut conquis la province de Sens, longtemps insoumise, les Romains s'empressèrent d'élever sur le sol de cette belle partie des Gaules de magnifiques édifices, tels que des théâtres, des cirques et des amphithéâtres. Des arcs de triomphe, de grandes voies de communication et des aqueducs complétèrent ces admirables travaux dont on retrouve les vestiges dans le monde entier. Sens eut donc son amphithéâtre ; mais s'il est tout-à-fait détruit, la tradition assigne encore son emplacement : c'est à cinq cents mètres environ au levant de la ville, près de la rue du Puits-de-la-Chalne. A peu de distance, dit-on, il y avait des arènes, une naumachie et aussi un aqueduc. Cet aqueduc seul a été conservé en partie : c'est celui qui amenait les eaux de la fontaine Saint-Philibert (Voyage 2^e) ; il a été retrouvé dans quelques petites portions de son parcours, le long des murs d'enceinte de la ville, au nord. De nouveaux terrassements l'ont recouvert et forment, aujourd'hui, une promenade publique plantée de beaux arbres. L'aqueduc de Saint-Philibert, presque toujours souterrain, ou à fleur de terre, n'avait rien du caractère monumental que les Romains ont su donner aux constructions de ce genre, et dont l'aqueduc du pont du Gard est, en France, le plus magnifique exemple. Toutefois, le pont du Gard a, depuis quelques mois, un rival qui le surpasse de beaucoup en hauteur et en étendue : c'est l'aqueduc de Rocfavour, destiné à amener à Marseille les eaux de la Durance. Ce gigantesque ouvrage, construit sur le modèle du pont du Gard, atteint la hauteur de 80 mètres : c'est un peu plus haut que les grandes tours de nos cathédrales de Sens et d'Auxerre.

Sens avait d'autres aqueducs, notamment celui dont on a découvert quelques traces entre Paron et Collemiers, villages déjà cités (Voyage 4^e).

Les murs d'enceinte de la ville présentaient encore, il y a vingt ans, un ensemble imposant et du plus haut intérêt sous le rapport archéologique.

Cette enceinte était la plus complète, et celle qui pouvait le mieux donner une idée des constructions gallo-romaines du centre des Gaules. Aujourd'hui elle est réduite à quelques débris, menacés eux-mêmes de disparaître. Par une fatalité cruelle, ce sont les parties les plus belles qui ont disparu les premières. En voici le dessin :



il fera comprendre la disposition des

pierres de petit appareil posées au-dessus des énormes assises qui formaient presque partout le soubassement

Les pierres de celui-ci étaient juxtaposées sans liaison de mortier. On sait avec quelle perfection les Romains dressaient les surfaces de leurs pierres. Des trous carrés, dans lesquels on retrouvait encore quelques parcelles de fer, indiquaient que de forts crampons consolidaient cet appareil monumental. Mais ces larges pierres, avant d'avoir été employées aux murailles défensives de la cité sénonaise, avaient fait partie de vastes édifices dont nous ignorons la destination et même l'emplacement. Jusqu'ici un nombre considérable de bases, de chapiteaux, de fûts de colonnes cannelées et de fragments de corniches, nous apprennent que de grands édifices ornaient notre ville, sans nous faire connaître par quelques inscriptions le nom de leurs fondateurs. Toutes les inscriptions qu'on a trouvées sont votives; elles appartiennent à des monuments funéraires, enrichis presque tous de bas-reliefs à un ou plusieurs personnages de grandeur deminature ou un peu au-dessus. Ces bas-reliefs sont d'un travail peu fini en général; quelques-uns seulement se font remarquer par la beauté et la grandeur de leur caractère. Ils sont réunis dans la cour et le jardin de la mairie.

Si l'époque de la construction des murs d'enceinte est restée inconnue, les inductions historiques permettent de présumer qu'elle est de quelques années antérieure au siège que soutint la ville de Sens, assaillie tout-à-coup, l'an de J.-C. 356, par les Allemands et les Francs, qui furent repoussés, après des assauts multipliés, par les Sénonais retranchés derrière leurs remparts. Or, il y a tout lieu de croire que ces remparts sont ceux-là mêmes dont nous déplorons la destruction; ils auront été bâtis avec les matériaux des monuments élevés par les Romains dès les premières années de leur conquête, 50 ans environ avant J.-C. Les monuments funéraires qui devaient

être si nombreux aux alentours de la populeuse cité, servirent les premiers à la construction de la nouvelle enceinte qui, sans doute, enferma seulement le centre de la ville en suivant le contour irrégulier de ses rues. C'est ainsi que s'expliquerait la forme irrégulière de l'enceinte défendue par vingt-trois tours rondes, ayant à peu près 8 mètres de diamètre. Les faubourgs, autrefois considérables, s'opposèrent peut-être, par leur configuration, au développement rectangulaire de la muraille et de l'emplacement de ses portes.

Le dessin, planche 2^e, fait voir une partie des cordons de larges briques qui séparaient, en portions à peu près égales, la muraille antique, haute de huit mètres environ, sur près de trois mètres d'épaisseur à la base. Ces cordons étaient souvent interrompus par suite des réparations faites à diverses époques et toujours à la hâte. Ces réparations, qui ont été nombreuses, avaient enlevé, à quelques portions de cette belle muraille, une grande partie de son caractère monumental. Les portes avaient sans doute beaucoup souffert, car il fallut les reconstruire au moyen-âge. Les vieux plans de la ville de Sens, entre autre celui qui est aux archives du département, indiquent que les murailles étaient couronnées d'une terrasse défendue par des machicoulis et des créneaux. C'est d'après cette indication curieuse que les créneaux ont été représentés sur le dessin fig. 2^e.

M. Tarbé a publié de nombreux détails sur les sièges que soutint la ville de Sens.

La Motte-du-Ciar était une construction considérable qui n'offre plus qu'un amas informe de décombres, couvrant une partie du sol qui s'étend le long de la rive gauche de la Vanne jusqu'à son embouchure dans l'Yonne. De larges fondations qui s'étendent sous des champs pierreux, quelques cavités voûtées et aussi un mur de circonvallation de plus de 400 mètres de diamètre témoignent de l'étendue et de l'importance de cet édifice.

Quelques mètres seulement de ce mur sont restés debout près de la rivière qu'il semblait devoir traverser. On retrouve plus loin les fondations d'un autre mur droit traversant également l'Yonne et se dirigeant vers la ville. Depuis des siècles, la Mothe-du-Ciar sert de carrière de pierres au milieu de laquelle on a trouvé des fragments de colonnes, des marbres précieux et un assez grand nombre de médailles antiques. Aujourd'hui encore le sol est jonché de petits morceaux de marbres cubiques, noirâtres et semblables à ceux qui servaient à faire des pavages en mosaïque.

Les savants ont cherché l'origine de ces vastes débris. Les uns y ont vu un camp prétorien, ou une forteresse, les autres un temple antique. Les suppositions, les conjectures n'ont pas manqué; tous ces efforts de la science pourront-ils arriver à un résultat?

Voir à l'article *Bibliothèque*.

EGLISES ET CHAPELLES.

Dès le ^v^e siècle de l'ère chrétienne, les établissements religieux prirent à Sens un remarquable développement. Leur nombre, leur étendue, et par cela même leurs richesses deviennent considérables. Aussi, pendant toute la période du moyen-âge, la métropole sénonaise présenta un magnifique aspect monumental. Le dessin que nous en donnons est copié d'après une gravure du ^{xvi}^e siècle. A cette époque encore, notre ville avait conservé tous ses vastes édifices, qui, peu à peu, furent pillés, saccagés et ruinés par les révolutionnaires et les entrepreneurs de maçonnerie, sous les prétextes de religion et de despotisme, et plus tard, par suite des alignements et des embellissements. Mais tous ces grands mots administratifs, dont l'application a été si souvent fatale aux vieux édifices, sont pour les archéologues synonymes de démolition et destruction. Il ne m'appartient pas, à moi moins qu'à tout autre, d'émet-

tre un blâme sur l'ancienne administration municipale de notre ville. Ici comme presque partout, on suivit une impulsion qui consistait à défaire pour refaire; mais, hélas, la première moitié du programme a été seule remplie.

Voici la liste de nos églises; je les nomme toutes, pour donner une idée de leur importance. Le plan et la vue joints à cette notice indiquent la place qu'elles occupaient, et aussi leur aspect général.

SAINTE-BENOIT. Eglise paroissiale, bâtie vers la fin du ^{ix}^e siècle par les moines de l'abbaye de Sainte-Colombe, et démolie vers le milieu du ^{xviii}^e siècle. Près de cette église, on remarquait une porte construite dans la muraille d'enceinte de la ville en 891. Elle servait de passage aux religieux de Sainte-Colombe, abbaye dont il a été déjà parlé voyage ^{ve}.

BÉNÉDICTINES. Grande abbaye fondée au ^{xii}^e siècle dans la vallée de la Pommeraie (Voy. ^{ve}) et transférée, en 1629, dans l'emplacement d'un ancien prieuré situé à l'extrémité du faubourg de Saint-Antoine. Cette abbaye a été en partie démolie, mais une belle grille en fer, d'une bonne exécution, ferme encore l'entrée des jardins.

CÉLESTINS. Couvent fondé en 1366. C'est aujourd'hui le collège, dont les vastes bâtiments rappellent la première destination. Mais il ne reste rien des constructions du ^{xiv}^e siècle « Le grand corps de logis qui est sur les murs de ville fut bâti en 1693; les autres ailes le furent en 1724, et l'église en 1735. » Cette dernière époque indique assez quel doit être le style de construction de l'église. C'est le style grec-romain des imitateurs du chevalier Bernini.

CLOITRE DE SAINT-ETIENNE. Les vastes bâtiments de ce cloître, auxquels s'adjoignaient ceux de l'archevêché, s'appuyaient au côté latéral nord de

la cathédrale. Ils furent brûlés en l'an 968. Lorsque les chanoines eurent fait réédifier leur demeure, ils demandèrent au roi Philippe-Auguste la permission de l'entourer de murailles. Ces murailles construites vers l'an 1120, furent percées de cinq portes; toutefois il fut décidé, dès l'année 1454, que le cloître ne pourrait être fermé la nuit. Les deux dernières portes de ce cloître n'ont été démolies qu'en 1832; l'une, celle de l'Épinglier, ne datait que de la renaissance. Elle était formée d'un large plein cintre supportant un petit corps de logis; sur une des faces on avait placé un bas relief représentant le Christ, mort et étendu sur les genoux de sa mère, l'autre était celle de Saint-Antoine dont nous parlons plus loin. M. Tarbé dit que : « le puits du cloître de St.-Etienne de Sens passait pour un chef-d'œuvre d'architecture. Il fut construit en 1534, par Godinet, célèbre architecte de Troyes, des deniers destinés pour une croisade qui n'eut pas lieu, et par les soins de deux chanoines. »

A gauche du grand portail latéral de la cathédrale, on remarque une construction assez élégante et datant de la renaissance, ainsi que l'indiquent quelques détails sculptés et les voûtes à nervures du porche et du rez-de-chaussée. Enfin, une petite partie du cloître forme aujourd'hui la place Drapès.

CORDELIERS. Couvent démoli ainsi que son église, en 1794. Dans cette église, on admirait quelques vitraux de Jean Cousin; ils ont disparu lors de la destruction de la maison. Jean Cousin a longtemps habité le petit château de Montard près de Sens. (Voy. 1^{er}).

SAINTE-COLOMBE-DU-CARROUGE. Ancienne église reconstruite en 1722 et démolie en 1792. Le nom de Carrouge se retrouve encore dans quelques villes; c'était, dit-on, l'angle d'une maison peinte en rouge et faisant le coin d'une rue.

SAINT-DIDIER. Petite église bâtie sur l'emplacement d'une autre, très ancienne, qui fut brûlée dès les premières années du x^e siècle, par Fromond, comte de Sens. L'église actuelle offre peu d'intérêt.

ST-ETIENNE. C'est l'église cathédrale et l'une des plus grandes églises du moyen-âge.

Saint-Savinien, l'illustre apôtre du pays sénonais, arriva à Sens vers l'an de J.-C. 270, et bientôt après il construisit au milieu de la ville, dans l'emplacement, dit-on, d'un temple païen, une petite église qu'il dédia à la Vierge. A cette première église furent annexées deux chapelles; l'une, au nord, dédiée à Saint-Jean, l'autre, au levant, dédiée à Saint-Etienne. Ces petits édifices tombant de vétusté furent rebâties par l'archevêque Wénilon qui en fit la dédicace, le 4 des ides de décembre 841, en l'honneur de Sainte-Croix, ou de la Sainte-Croix. Réparés de nouveau, vers l'an 927, par Atalde, 49^{me} archevêque de Sens, ils furent complètement brûlés vers l'an 939. Saint-Anastase, qui doit être regardé comme le véritable fondateur de la cathédrale, commença en 972, sur l'emplacement de l'ancien édifice, les immenses fondations de l'église actuelle. Sevin fit faire la dédicace de la cathédrale, le 13 octobre 999. Mais en 1122, elle menaça ruine; il fallut la réparer et plus tard encore, en 1168. Un nouvel incendie la détruisit de nouveau en 1184, presque entièrement. Alors Philippe-Auguste, aida à la reconstruire, et c'est du règne de ce roi, que date la belle et grande tour, qui s'élève au côté nord de la façade, et nommée la Tour-de-Plomb, depuis l'époque où Pierre de Charny (vers l'an 1279) en fit recouvrir la toiture avec ce métal. La charpente de cette toiture menaçant ruine, elle a été démolie en 1845; le sommet de la vieille tour, attend maintenant qu'une allocation de fonds permette son achèvement ou la reconstruction de son toit.

Peut-être s'est-on trop pressé de démolir, car Dieu seul sait maintenant

quand on fera un dernier étage à la Tour-de-Plomb, ou une nouvelle toiture.

Je reprends l'analyse de l'histoire de la belle cathédrale de Sens, dans les notices pleines d'intérêt que nous avons citées dans la liste bibliographique.

En 1267, le lendemain de Pâques, la tour de pierre (celle qui s'élève au sud de la façade) s'écroula tout-à-coup. Pierre de Charny la releva en partie; elle ne fut achevée que deux cent-soixante-huit ans après, en 1535. Elle a 73^m 17^c de hauteur. (219 pieds 6 pouces).

Voici la description sommaire du grand portail, ou façade occidentale. Cette façade, divisée en trois parties par un grand portail central et deux petits portails latéraux, a 47 mètres de largeur.

PORTAIL CENTRAL. A droite et à gauche, au-dessus du soubassement composé de grandes pierres lisses, on remarque 24 médaillons, au centre desquels sont représentés des animaux emblématiques et des ornements de feuillage. Audessus de ces bas-reliefs, 24 autres sujets représentent les 12 signes du zodiaque et les principaux travaux de la campagne pendant l'année. Les moulures qui encadrent ces curieuses sculptures, sont enrichies de fines ciselures. De grandes statues, représentant les apôtres, remplissaient les larges embrasures du porche. Elles ont été brisées à la révolution. Il ne reste que leurs dais ou couronnements, figurant des châteaux à tours crénelées. A droite et à gauche de la porte, sont représentées les vierges sages et les vierges folles. Le grand pilier central est très-remarquable, soit par les rinceaux de vigne qui enrichissent les côtés, soit par les différents bas-reliefs qui couvrent la base, soit, enfin, à cause de la belle statue de St-Etienne qui, seule, est restée intacte parce qu'on écrit sur le livre ouvert que tient le saint martyr, ces mots : « LIVRE DE LA LOI. » On frémit de honte, quand on songe que la substitution d'une seule lettre au dernier mot, l'

au lieu de l'L aurait suffi pour faire briser la statue. La légende de Saint Etienne est représentée dans le tympan, divisé en sept parties; le deuxième sujet en haut, à droite, montre deux anges, portant aux pieds de Dieu, l'âme du martyr, sous la forme d'une petite statue nue. Soixante-dix statuettes d'anges et de saints remplissent les voussures; au centre, une main nimbée crucifère rappelle la présence de Dieu.

Au-dessus de ce beau portail, qui a environ treize mètres de largeur sur quatorze de hauteur, s'ouvre une belle fenêtre ogivale, ayant à peu près les mêmes dimensions. La verrière qui la remplissait avait été faite en 1379, par un vitrier nommé Jehan Grillot. « Elle fut brisée en 1638 par l'explosion de pièces d'artillerie tirées sur la place, à l'occasion de la naissance de Louis XIV. » C'est aussi pour une cérémonie royale qu'on brisa à l'avance, en 1624, pour les empêcher de tomber, les plus fines sculptures de l'admirable portail de Reims.

Plus haut que la grande fenêtre dont nous venons de parler, on remarque trois statues colossales, représentant le Christ bénissant, et deux anges en adoration; ces statues, toutes nouvelles, sont la reproduction, autant que possible, d'anciennes statues, brisées vers 1730, sur l'ordre du Chapitre, pour y mettre un énorme cadran fait aux dépens de l'archevêque de Sens, Tristan de Sallazard.

Enfin, la partie centrale de la façade se termine par une plate forme bordée d'une balustrade, elle-même surmontée d'une croix moderne, sculptée dans le style du XIV^e siècle. Cette balustrade est à 41 mètres d'élévation au-dessus du sol de la place.

PORTAIL DE LA TOUR DE PIERRE. C'est le petit portail placé à droite en regardant l'église.

Vingt-deux délicieuses statuettes, représentant des prophètes de l'ancien Testament, remplissent des niches trilobées d'un beau style et d'une conservation rare; cependant, ce portail

fut cruellement mutilé. Ainsi, les huit grandes statues qui le décoraient ont été renversées et toutes les têtes des prophètes brisées. Dans les voussures on remarque quatorze anges, et dans le tympan central, quatre sujets relatifs à la Vierge. Ce sont : sa mort, sa sépulture et son assomption ; le quatrième bas-relief, la montre reçue dans le ciel. A droite de ce portail on remarque les restes d'une statue équestre ; c'est celle de Philippe de Valois ; placée là par Guillaume de Brocia, archevêque de Sens. Philippe de Valois avait reconnu et soutenu les droits spirituels et temporels du clergé, à propos d'une discussion soulevée par Pierre de Cugnières. Si, en reconnaissance de cette décision royale, le clergé éleva des statues au roi, il en éleva aussi à Pierre de Cugnières ; mais celles-ci étaient dérisoires et destinées à rappeler à la mémoire et aux yeux du peuple la condamnation d'un homme qui avait osé blâmer, pour la restreindre, la domination cléricale. Suivant une tradition populaire et fortement enracinée à Sens, une petite figure placée entre deux colonnes du premier grand pilier de la nef à gauche, serait la figure de Pierre de Cugnières, appelée vulgairement « Jean du Coignot. »

Toutefois, cette petite tête, qui a en effet le caractère de la sculpture du *xiv^e* siècle, semble n'avoir jamais été le portrait du pauvre plaideur ; c'est une tête d'ange arrachée à une statuette et fixée à la muraille, à une époque qui n'est pas précisée. Les deux mains jointes, sont une addition qui semble récente. Quoi qu'il en soit, le nom et la prétendue tête de Jean du Coignot jouissent d'une grande et populaire célébrité. « *Et n'est aucun avoir vu cette église, s'il n'a vu cette grimace.* »

On a dit, déjà, que la tour de pierre s'était tout-à-coup écroulée, en 1267, et que Pierre de Charny commença à la relever. Mais ce n'est que sous Tristan de Sallazar qu'elle fut achevée jusqu'à la plate-forme, vers l'année 1532. « Ce fut dans le cours de cette

campagne, dit M. Quantin, dans sa précieuse notice, qu'on plaça, dans une niche en haut de la tour, du côté du palais archiépiscopal, une *ymaige* (statue) de saint Etienne, et auprès, un juif qui figure la lapidation du saint, et du côté du parvis, une *ymaige* de Notre-Dame. Ces statues furent accompagnées, les premières des armoiries du roi et du légat archevêque de Sens, la seconde de celles du Chapitre et de m^{sr} de Sallazar. » Ces armoiries viennent d'être restaurées, ainsi que la plus grande partie des ornements qui surmontent les longues fenêtres du troisième étage ; celui-ci renferme la colossale charpente des cloches. Le premier et le second étage sont formés par deux vastes salles voûtées, qui donnent une idée de ce que devait être l'aspect du troisième étage, avant l'écroulement de la voûte. Dans ces dernières années, dix statues, représentant les principaux bienfaiteurs de l'église métropolitaine, ont été replacées dans la galerie haute ; elles sont dues au talent de M. Maïndron, qui s'est inspiré des sceaux particuliers aux archevêques qu'elles représentent ; elles ont près de quatre mètres de haut. Il est inutile de décrire ici les innombrables piliers, colonnes, clochetons, etc, qui décorent les différentes faces de la Tour de pierre ; ce ne serait qu'un monotone inventaire, qui donnerait une idée fautive de l'aspect monumental de ce bel édifice. Je vais indiquer seulement la disposition générale de la petite tourelle, ou campanile qui s'élève à l'angle sud-ouest de la grande tour. Ce campanile fut construit en 1534-35, par Godinet, maître des œuvres, depuis de longues années, à la cathédrale de Sens, et remplaça un ancien beffroi qui renfermait l'horloge de la ville ; au sommet de la nouvelle tour de l'horloge, terminée en forme de dôme, on plaça une statue colossale de Jésus-Christ toute dorée. Cette statue en bois, recouverte de plomb, fut renouvelée deux fois : ayant été presqu'entièrement brûlée par le tonnerre, le 19 juin 1776, elle fut descendue et entiè-

rement détruite. Depuis cette époque, la tourelle resta sans couronnement; mais, il y a peu d'années, on entoura sa plate-forme supérieure d'une balustrade en pierre. Cette tourelle, qui est à huit pans, est ornée de pilastres un peu lourds dans le goût de la renaissance, et toute petite qu'elle paraît, vue de la grande place, elle a 13 m. 67c. de hauteur (41 pieds).

Le voyageur, placé sur l'étroite terrasse qui fait le tour de la base du campanile, voit se dérouler de tous côtés un remarquable panorama. En voici les principaux aspects. Indépendamment de la ville qu'on domine entièrement et dont on pourra reconnaître les édifices à l'aide du plan figure, on voit s'étendre du midi au nord, la vallée de l'Yonne arrosée par cette belle rivière, et qui est décrite, à la fin de cette notice, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la Seine.

A l'ouest, au-delà de l'Yonne et du chemin de fer, dont la haute chaussée se voit sur une étendue de plus de 18 kilomètres, s'élève la chaîne de collines formées par un immense banc de craie qui borne de ce côté la vallée de l'Yonne. A droite, sur l'escarpement d'un rocher, se montre la petite église de Saint-Martin, à gauche de laquelle on remarque les deux buttes arrondies, nommées les Tombelles, et récemment fouillées sans résultat bien profitable à la science archéologique, au moins jusqu'à présent (1846). Voir le voyage cinquième. A gauche du spectateur, mais toujours à l'ouest, on reconnaît, sur le sommet d'une haute colline, la chapelle de saint Bond, les grandes carrières de Paron et les premières maisons du village de ce nom. (Voyage quatrième).

Au nord, s'éloigne à perte de vue la vallée de l'Yonne, au centre de laquelle on peut apercevoir la petite ville de Pont-sur-Yonne déjà décrite, ainsi que tous les villages de ce côté de la vallée, dans le voyage cinquième.

Au sud, c'est le côté opposé de la vallée qu'on peut suivre assez loin au milieu des collines boisées qui l'en-

veloppent et dont nous suivrons dans ce présent voyage les gracieux et pittoresques contours.

Enfin, au levant, le paysage s'étend dans la fertile vallée de la Vanne, déjà décrite, voyage deuxième et troisième, et sur les collines assez monotones qui bornent, un peu sur la gauche, le vaste bassin au centre duquel la ville de Sens est bâtie. Le voyage premier donne la description de ce côté de la vallée.

Nous avons monté 336 marches, nous en redescendrons 133 pour arriver à la porte qui conduit aux cloches.

La sonnerie de Sens était célèbre au moyen-âge; sans parler ici de la fameuse cloche nommée Marie que l'archevêque de Sens, saint Loup, fit sonner pendant le siège de la ville par les Normands et les Parisiens, vers l'an 618, et qui les effraya tellement qu'ils prirent la fuite, Sens posséda un nombre considérable de cloches, qu'il a toutes perdues successivement, soit par suite de refontes, soit pendant la révolution. Toutefois, on en a conservé deux, nommées vulgairement les Bourdons et qui jouissent d'une grande célébrité. M. Tarbé, dans sa curieuse notice sur la cathédrale, donne de longs détails sur les anciennes cloches de Saint-Etienne; les inscriptions qui les couvraient sont toutes rapportées avec soin par le zélé archéologue sénois. D'après une tradition populaire à Sens, la plus grosse cloche, nommée Savinienne, pèserait 32 milliers; la seconde, nommée Potentielle, ne pèserait que 28 milliers. Toutes deux ont été fondues en 1860 et placées immédiatement sur l'immense charpente qui remplit la grande salle du troisième étage. Cette charpente, ainsi que les abat-sons, fut construite en 1537, par maître Claude Héraud, charpentier. Elle n'est adhérente à la maçonnerie que par les pièces inférieures posées sur d'énormes consoles de pierre. Quant au poids réel des bourdons, une appréciation récente et qui semble se rapprocher de la vérité, est que Savinienne pèse 31,171 livres

et Potentielle 27,730 livres. Ces cloches qui demandaient, il y a quelques années, seize hommes chacune pour les sonner, n'en demandent plus que quatre, par suite de grands perfectionnements dans le mécanisme.

Voici les inscriptions gravées sur les deux bourdons :

SAVINIENNE. (8 pieds de diamètre).

*Anno milleno quingento terque viceno
Facta sonans senonis Saviniana fui
Obscuræ nubis tonitru ventosque repello
Ploro defunctos, ad sacra quoque voco.*

*Archiepiscopatum Romæ tenente Pio
quarto, regnante Francisco secundo ?
Gaspard-Mongin-Viard m'a faicte.*

POTENTIENNE (7 pieds 2 pouces de diamètre).

*Potentiana ego proxima Saviniana
comes, fusa mense novembris anno
Christi 1560, Pio quarto romano ponti-
fifico, regnante Francisco secundo,
Joanne Bertrando, romana ecclesie
cardinali, arch. senon.*

Gaspard-Mongin-Viard m'a faicte.

PETIT PORTAIL DE LA TOUR DE PLOMB.
C'est celui qui est à gauche.

M. Tarbé dit qu'on voyait à ce portail, côté droit, trois statues représentant Elie, Jérémie et saint Jean-Baptiste, et à gauche, trois autres : celles d'un roi et d'une reine, et celle, dit-on, de leur fille qui tenait une pierre dans sa main comme fondatrice de l'église.

Ces curieuses statues étant détruites depuis la révolution, il est impossible de pouvoir préciser le caractère royal ou non de ces trois figures. Trop souvent, en archéologie, on a cru reconnaître des rois et des reines de France dans des statues qui n'étaient réellement que des rois de l'ancien Testament. Les costumes et jusqu'aux moindres ornements étaient bien ceux du moyen-âge, mais on sait que les statuaires et les peintres de cette époque, manquant de données exactes sur les costumes hébraïques ou négligeant de s'en procurer, revêtirent leurs personnages historiques avec les vêtements et les armes qu'ils

avaient sous leurs yeux. C'est ainsi que les sujets bibliques sculptés ou peints sur bois ou sur verre, pendant la période du moyen-âge, nous indiquent, par la forme des vêtements, l'époque même où ils ont été sculptés ou peints. Le trésor de la cathédrale possède quatre admirables tapisseries qui viennent à l'appui de cette assertion, qui renverse, dans beaucoup d'occasions, le système des savants bénédictins. Ils furent trompés dans leurs appréciations historiques par les costumes qui leur rappelaient une époque peu éloignée, et ils crurent reconnaître et pouvoir affirmer que tel sujet représentait un fait relatif à l'histoire de France, souvent même à l'histoire locale, tandis qu'il est démontré aujourd'hui que la Bible, presque exclusivement, a inspiré nos statuaires et nos peintres, dirigés et éclairés en second lieu par les connaissances liturgiques des grands dignitaires ecclésiastiques. Dès le xv^e siècle, les artistes, plus éclairés ou moins naïfs que leurs zélés et pieux prédécesseurs, sentirent l'anachronisme qu'il y avait à rendre un sujet tiré de l'histoire Sainte avec les costumes des guerriers et des pages de la cour de François 1^{er}. La réaction fut instantanée et la nouvelle génération des peintres guidée par les œuvres immortelles de Raphaël se jeta dans le système italien. Alors on représenta (et on le fait encore presque généralement aujourd'hui) les personnages de l'histoire biblique revêtus de grandes draperies à la manière des statues antiques, grecques ou romaines. Pour être moins choquant l'anachronisme n'en est pas moins réel. Toutefois, plusieurs peintres de l'école actuelle, guidés par les études et les travaux archéologiques, ont voulu reproduire, dans leurs tableaux, le caractère des figures et la forme exacte des vêtements du peuple dont ils reproduisaient des scènes historiques. Ainsi, on voit, aux expositions annuelles de peinture, des sujets tirés de la Bible ou du nouveau Testament, représentés avec tous les détails caractéristiques de l'ornementation égypt-

tienne. Aujourd'hui les monuments de la Haute-Egypte sont mieux connus de nos savants que les monuments qui enrichissent notre propre pays. Si, comme on le voit, nos vieux peintres étaient chimistes, il faut que ceux d'à présent, soient archéologues. Qu'on me pardonne cette digression; je reprends la description de notre petit portail. Au-dessus des statues dont je viens de parler, on remarque deux bas-reliefs; celui de droite représente la libéralité (*largitas*); celui de gauche, l'avarice (*avaritia*). Dans le tympan de la porte se développe la légende de saint Jean-Baptiste, en 60 figures; et au centre le Christ nimbé et bénissant.

La remarquable et imposante tour que le roi Philippe-Auguste aida à reconstruire, porte, en effet, tous les caractères du XIII^e siècle. Son aspect sévère et monumental produit malgré son non achèvement un grand effet. Malheureusement plusieurs parties menaçaient ruine; il fallut pour les consolider les réédifier tout-à-fait. Cette tour était couverte provisoirement, depuis des siècles, d'une immense charpente recouverte de plomb. Cette toiture a été démolie en 1845; elle avait, non compris la grande croix qui la surmontait, plus de 25 mètres d'élévation, au-dessus de la plate-forme actuelle.

Près de cette tour, le long du collatéral nord, on remarque un très-joli petit portail, dit de Saint-Denis (XIV^e siècle).

Grand portail latéral; transept du sud. Ici, ce n'est plus le XII^e ni même le XIII^e siècle; c'est la fin du XV^e. Ce beau portail dont M. Quantin nous a raconté d'une manière si précise la construction, fut commencé à la fin de l'année 1490, et terminé à la fin de l'année 1497, par maître Martin Chambiges, aidé de huit ouvriers au plus. La grande verrière faite à Troyes par Voirin, Jehan Verrat et Balthazard Godon, fut posée en 1502. Elle représente: la résurrection des morts et le jugement dernier, et en bas, la vie et le martyre de saint Etienne. Ce portail

qui a 19 mètres de largeur sur 41 mètres environ de hauteur, est d'une finesse, d'une beauté et d'une flexibilité de détails étonnants. Cependant le portail du nord dont nous allons parler, est encore plus admirable; c'est assurément l'un des plus splendides ouvrages des XV^e et XVI^e siècles.

Portail latéral du nord. Ce portail, dit d'Abraham, fut commencé en 1501 par les mêmes hommes qui venaient de terminer le portail du sud, et terminé vers l'an 1516. Il a 19 m. de large, sur 42, de haut. On doit renoncer à faire la description des innombrables sculptures qui couvrent ce magnifique ouvrage; des centaines de statuette délicieuses et d'un fini précieux remplissent les niches si délicatement ciselées des grandes voussures. Chacune de ces statuette porte une banderolle, sur laquelle on lit le nom de tous les plus illustres personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les moulures les plus minces, les courbes, les plats souples, enfin l'incroyable délicatesse des ciselures, donnent à l'ornementation de ce portail une rare perfection d'exécution qui nulle part n'a été surpassée. Cependant, l'art architectural et décoratif du XV^e siècle et de la première partie du XVI^e n'obtient qu'un rang très-secondaire dans l'estime des archéologues. Ceux-ci ne voient dans cette profusion de détails, que la dégénérescence de l'art ogival appliqué aux édifices religieux.

Presque tous préféreront les simples, mais sévères ogives du XII^e et XIII^e siècles, aux courbes plus fines et plus ornées des siècles suivants. Quelques architectes, même, préfèrent les puissantes constructions du XI^e siècle; là ou le plein cintre seul se montre. La simplicité, la force de ce style donnent en effet, aux édifices religieux un caractère monumental, mais aussi quelquefois un peu lourd, et qui n'est pas sans rapprochement avec les constructions militaires. L'Allemagne possède de vastes églises de ce style, et le midi de la France en a gardé quel-

ques-unes; mais dans notre province, elles ont presque toutes fait place à des réédifications qui datent de la période du XIII^e au XVI^e siècle.

C'est à la première de ces deux époques que la nef de la cathédrale de Sens semble appartenir; les bas-côtés principalement l'indiquent par la forme de leurs voûtes et l'ornementation des chapiteaux. Durant le XIII^e siècle, la nef et l'abside s'achevèrent; nous avons vu que les portails des transepts ne furent élevés que beaucoup plus tard. D'ailleurs des dates historiques viennent aider les appréciations archéologiques. Ce fut dans la nef de la cathédrale que fut convoqué en 1140 le concile qui condamna Abailard. Mais à cette époque l'église de Saint-Etienne devait être bien peu avancée. En 1234, le roi Louis IX se maria dans la cathédrale, et en 1239, le pieux roi y entra de nouveau pour y déposer la sainte Couronne d'épines; fait historique reproduit par un grand tableau placé dans le chœur et dont nous reparlerons.

Tout fait présumer que c'est vers cette même époque que furent faites les huit verrières du chœur, dont les dessins représentent de larges cordons entrelacés ou de beaux rinceaux de feuillages. Malheureusement, l'une de ces belles fenêtres a maintenant des verres blancs, ainsi que quatre des sept fenêtres du sanctuaire; celles-ci avaient des vitraux historiés, datant également du XIII^e siècle, ainsi que l'indiquent les trois fenêtres qui ne les ont pas perdus.

Au-dessus de toutes ces grandes voûtes, règnent d'immenses toits aigus dont on ne peut apprécier les dimensions qu'en les parcourant. La légèreté, la simplicité des charpentes étonnent et produisent un grand effet. Une flèche aiguë, en bois, s'élevait au centre des transepts, mais tombant de vétusté elle a été démolie en 1794.

Dix chapelles bordent les côtés des grandes nefs; dix autres chapelles entourent le chœur et le sanctuaire. En voici la description sommaire; un travail plus étendu serait inutile ici.

CHAPELLES. Les vingt chapelles qui entourent la cathédrale ont été construites postérieurement à l'édifice principal; elles ne semblent dater que des XIV^e et XV^e siècles. Mais comme leur emplacement correspond assez régulièrement aux travées des nefs, l'ensemble de l'église y a gagné de la grandeur sans perdre de son unité. Aux sept travées de la grande nef, formées alternativement de faisceaux de colonnettes et de grosses colonnes, correspondent dix chapelles; cinq de chaque côté. Nous commençons par celles de droite, en entrant par le grand portail occidental.

1. *Chapelle de Sainte-Croix.* Grande chapelle, aujourd'hui servant de garde-meuble provisoire; un rang de belles arcatures indique la fin du XIII^e siècle, de même que l'ensemble général. A côté de cette chapelle on remarque la porte servant d'entrée au grand escalier de la tour.

2. *Chapelle de Sainte-Anne.* La noble famille de Voisins, dont il a été parlé, (voyage premier, y avait sa sépulture. Parsuite d'une indifférence inexplicable, une affreuse cloison de briques ferme cette chapelle depuis plusieurs années.

3. *Chapelle de Saint-Eutrope.* Elle a été fondée, en 1317, par Guillaume du Plessis, et restaurée complètement en 1530 par MM. Richer et Fritard, chanoines, qui y firent placer des vitraux devenus célèbres, attribués à Jean Cousin; ils représentent la légende de saint Eutrope et portent la date de 1520. Ce remarquable vitrail, divisé en 9 sujets, a été mutilé dans quelques parties. Au-dessus de l'autel, on remarque un délicieux bas-relief en pierre et portant la date de 1531. Il représente la *Passion*, divisée en 10 sujets et 78 figures, d'une fine exécution. Les chiffres des deux chanoines donataires se lisent dans la frise centrale. L'un d'eux est enterré dans le bas-côté en face de la chapelle; on lit : *Nicolaus Richer. can. ob. 11 feb. 1534.* Sa statuette se voyait à côté de l'autel; il était repré-

senté à genoux, les mains jointes. Le premier fondateur y était aussi représenté en face de l'autel dans une niche; la statue et l'inscription ont été brisées. Enfin, au-dessus du retable, on a placé une statue qui semble devoir être une copie de quelque divinité antique.

4. *Chapelle de Sainte-Marguerite*; fondée en 1267 et refaite au xv^e siècle. Les vitraux sont très-mutilés, mais la partie supérieure est d'une bonne exécution (xiv^e siècle).

5. *Chapelle de Saint Jacques*; fondée en 1205, mais restaurée à différentes époques, et tout récemment.

6. *Chapelle de la Vierge*. Cette belle chapelle située à l'angle du transept et du bas-côté qui longe le chœur, occupe l'emplacement de l'église primitive, fondée par saint Savinien au iii^e siècle. Refaite plusieurs fois sans doute, la chapelle actuelle ne remonte qu'au xv^e siècle; elle fut restaurée en 1874, époque de la construction du grand autel, curieux spécimen d'architecture et de sculpture de cette époque. Il a été peint et doré, depuis peu d'années, d'une manière regrettable.

A l'un des piliers de cette chapelle, on remarque une grande statue de la vierge, assise et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, donnée en 1334 par le chanoine Manuel de La Porte (Janua). Cette figure, sculptée en pierre, était particulièrement remarquable, il y a peu d'années, par la peinture éclatante qui la couvrait, et par les plaques de verre historié, semées dans les bordures du vêtement. Un horrible badigeon grisâtre est venu s'étendre sur toutes les parties de cette splendide ornementation. Le soubassement de cette statue, plus curieuse que belle, est orné de sujets relatifs à l'histoire de la Vierge. Au-dessus de l'autel on remarque un assez bon tableau de Restout, représentant l'*Assomption*.

7. *Chapelle de Saint-Martial*; fondée vers l'an 1320 par Pierre Roger,

archevêque de Sens et depuis pape sous le nom de Clément VI. Elle n'offre que peu d'intérêt; (xv^e siècle).

8. *Chapelle de Saint Mammès*; elle n'a que peu d'intérêt; (xv^e siècle). Vis-à-vis cette chapelle on a enclavé dans les murs du chœur une très ancienne inscription provenant de l'église de Saint-Sauveur-des-Vignes; (voyage deuxième). Cette inscription, qui semble devoir remonter au xi^e siècle, n'a qu'un intérêt archéologique; elle a été transportée dans la cathédrale en 1751; le mauvais goût de l'encadrement dont elle a été affublée date bien du temps où la vénérable cathédrale eut tant à souffrir de prétendues restaurations.

Nous passons devant l'escalier du Trésor, vers lequel nous reviendrons bientôt.

9. *Chapelle de Notre-Dame-de-Lorette*. C'est une grande chapelle ovale, construite vers l'an 1540, et presque entièrement refaite en 1848. Le vitrail, si mutilé, qu'on voit à la fenêtre centrale, est attribué à Jean Cousin. *La sybille Tiburtine montrant à l'empereur Auguste la Vierge tenant l'enfant Jésus*. Ce sujet a été traité d'une manière bien plus remarquable par le célèbre Jean Cousin, dans le vitrail de la chapelle admirable du château de Fleurigny (voyage premier). Ce vitrail, presque inconnu, dont l'existence même a été niée, est un chef-d'œuvre.

10. *Chapelle de Saint-Savinien*. Remarquable chapelle absidale, que de prochaines restaurations rendront à son état primitif. Elle fut construite vers l'an 1206, et a conservé de curieux vitraux de cette époque; ils représentent différents sujets religieux, la plupart relatifs à la vie du Christ. Une grande draperie, en stuc, construite en 1773, a l'inconvénient grave de cacher la moitié d'une de ces curieuses verrières. Au-dessus de l'autel, on remarque le martyr de saint Savinien, ouvrage du sculpteur Hermand. Si la grande draperie a de la souplesse, les trois statues qu'elle

enveloppe sont raides et dures d'exécution. A propos de ce bas-relief médiocre on mutila de jolies colonnettes pour les remplacer par de laids panneaux plâtrés.

11. *Chapelle de Sainte-Colombe.* Infortunée chapelle, construite en 1710, s'écroulant en 1723, et complètement reconstruite en 1846, pour cause de vétusté.

Avant d'arriver à la chapelle suivante on passe devant trois anciennes fenêtres du XIII^e siècle, et qui ont conservé leurs vitraux primitifs. Dans la première fenêtre du côté de l'abside, le vitrail est divisé en 16 sujets par de fortes armatures en fer. On croit reconnaître les légendes de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean l'évangéliste. Dans les autres fenêtres, qui sont également remarquables sous le rapport iconographique, on retrouve la parabole de l'Enfant Prodigue en 12 sujets; l'histoire de saint Thomas de Cantorbéry en 13 sujets, et la parabole du Samaritain. Des légendes explicatives permettent de reconnaître tous les sujets, qui d'après leur époque et leur style ont une grande valeur archéologique. Malheureusement on boucha sans pitié la moitié d'une de ces précieuses verrières, pour bâtir une vilaine porte conduisant à la salle du chapitre.

12. *Chapelle de Saint-Thomas de Cantorbéry.* Petite chapelle ayant peu d'intérêt; elle renferme un tableau assez bon de Bonnicu et représentant un trait de la vie de Thomas Becket. Un grand tableau, récemment placé dans le chœur, nous montre l'assassinat de cet infortuné prélat qui vint chercher à Sens une hospitalité qu'on ne lui accordait plus dans sa patrie. Un livre savant, plein de hautes considérations historiques, donne sur la vie politique et religieuse de Thomas Becket de précieux renseignements (1).

43. *Chapelle de Saint-Jean.* C'est la

partie la plus ancienne de l'édifice elle semble avoir été bâtie dans les premières années du XIII^e s. L'abside demi-circulaire est éclairée par trois longues fenêtres réparées dernièrement. Dix colonnettes à beaux chapiteaux soutiennent de jolies arcatures plein cintre; décoration qui, sans doute, se continuait pour toute la chapelle, avant que la plus grande partie de celle-ci ne fût démolie en 1800 pour bâtir la travée contiguë au magnifique portail d'Abraham. Deux belles colonnes, des pleins cintres à clavaux minces et réguliers, font penser que la chapelle de Saint-Jean, dont la corniche extérieure, ornée de modillons carrés et à sculptures, a été élevée sous l'archevêque Daimbert, vers l'an 1122. Les fonts baptismaux n'offrent pas d'intérêt.

14. *Chapelle de Saint-Sulpice.* Fondée et bâtie par Thibault Belotte, en 1296. On remarque un grand ornement de pierre encadrant une épithaphe; style de Louis XV.

15. *Chapelle de Saint-Aubin;* fondée, vers 1307, par Etienne de Thorigny. Elle n'offre que peu d'intérêt.

16. *Chapelle de Saint-Germain.* Cette chapelle, bâtie vers 1298, fut restaurée en 1778. C'est de cette dernière époque que date la mise en place d'un beau bas-relief moderne, sculpté par Goix, et représentant un trait de la vie de saint Nicolas. La chapelle de saint Germain possède depuis quelques années, en dépôt, les remarquables bas-reliefs qui décoraient le mausolée du cardinal Duprat, archevêque de Sens et chancelier de France. Placé dans le sanctuaire à côté de l'autel, ce mausolée fut détruit à la révolution; cependant on parvint à sauver les quatre bas-reliefs qui restèrent longtemps cachés derrière des livres. Mais la statue du cardinal fut fortement endommagée. « C'est une sculpture d'un grand mérite exécutée en pierre; elle représente le cardinal étendu sur un suaire, à l'état de cadavre, dépouillé de toute pompe, nu, les yeux fermés, la bouche ouverte, les lèvres convul-

(1) *Histoire de l'Abbaye de Pontigny*, par M. le Bon Chaillou des Barres. — Perriquet, 1844.

sivement crispées, les muscles du cou raidis, le corps tout amaigri et portant les cicatrices des incisions pratiquées pour l'embaumement». Cette statue, d'une vérité attristante, est reléguée, depuis longues années, sous un hangard, au milieu d'un tas de vieux meubles. Le premier bas-relief du tombeau représente le cardinal Duprat siégeant à la chancellerie; on y remarque 21 figures. Le deuxième sujet : son entrée à Paris en qualité de légat; 50 figures. Le troisième sujet : l'assemblée du concile où il présida; 24 figures. Le quatrième sujet : sa première entrée, c'est-à-dire après sa mort (1535), dans la cathédrale de Sens : 60 figures. Ces quatre bas-reliefs sont d'un fini précieux, mais on ignore le nom de l'artiste qui les composa. Deux de ces bas-reliefs n'ont que 42 centimètres de haut, sur 76 de large; les deux autres ont la même hauteur, sur 1 mètre 75 centimètres de long.

17. *Chapelle de Saint-Fiacre*; elle n'offre pas d'intérêt; elle sert aujourd'hui de magasin aux objets des pompes funèbres (provisoirement sans doute).

18. *Chapelle de Saint-Denis*. Petite chapelle placée au-dessus du passage conduisant à la porte du cloître. Cette porte, d'un beau style à l'extérieur, a été murée du côté intérieur.

Nous voici revenus sous la grande tour de plomb, après avoir suivi tous les bas-côtés. En remontant vers le chœur, on doit admirer longtemps le retable, sculpté en pierre tendre, adossé au cinquième pilier de la grande nef. C'est un chef-d'œuvre de ciselure; il est impossible de faire plus fin. Les plus beaux retables du xv^e siècle, en bois, ne sont pas plus délicatement sculptés. Les statuettes ont été brisées, et celles qu'on voit dans les niches n'appartiennent pas au monument. Mais c'est avec le plus vif regret qu'on voit ce magnifique ouvrage gratté, écorché, égratigné, creusé et sali par des milliers de noms écrits au couteau. C'est près de cet autel que s'élevait le mausolée de

la famille de Sallazar; des portions considérables de ce mausolée, détruit pendant la révolution, sont restées pendant un grand nombre d'années pêle-mêle, dans une arrière petite cour, exposées à toutes les intempéries des saisons. Au milieu de ces splendides débris, on remarquait, encore les deux figures agenouillées des archevêques Jacques Duperron et Jean Duperron, son neveu. Ces pré-lats, sculptés en marbre blanc, sont revêtus de leurs habits pontificaux; le cardinal porte sur son rochet l'ordre du Saint-Esprit. Depuis la construction du chemin de ronde autour de l'abside de la cathédrale, ces nombreuses sculptures sont rangées avec de vieilles planches, sous un hangard. N'aurait-il pas mieux valu les déposer dans quelques-unes des nombreuses chapelles de l'église, dont la plupart sont à peu près inutiles au service du culte. Cette demande a été exprimée plusieurs fois déjà par des étrangers.

CHŒUR ET SANCTUAIRE. Entrée principale. Après avoir dépassé la première grille à hauteur d'appui, on se trouve dans une sorte d'enceinte fermée, en face, par la grande porte de fer du chœur, et, à droite comme à gauche, par le jubé. Ce jubé, dont je n'ai pas ici à apprécier le mérite ou l'opportunité, a été construit en 1762, ainsi que l'indique une pompeuse inscription placée dans le coin à gauche. La voici : L'AN DE GRACE 1762, PAUL D'ALBERT DE LUYNES, CARDINAL ARCHEVÊQUE DE SENS, ET LE CHAPITRE DE CETTE ÉGLISE, IMITATEURS FIDÈLES DE LA PIÉTÉ DE LEURS PRÉDÉCESSEURS, ENTREPRIRENT A FRAIS COMMUNS ET CONSACRÈRENT A LA GLOIRE DE DIEU A L'ORNEMENT DE SON TEMPLE, LA DÉCORATION DE LA PRINCIPALE ENTRÉE DU CHŒUR DE CES JUBÉS ET DES AUTELS CONTIGUS POUR L'ÉDIFICATION ET L'INSTRUCTION DE LEURS SUCCESSEURS. Hélas ! ces prétendus embellissements consistèrent à détruire un jubé du XIII^e siècle, et deux autels vénérables; l'un, celui de gauche, où vinrent, le 27 mai 1234, s'agenouiller le roi Louis IX et Marguerite de Provence pour

recevoir la bénédiction nuptiale qui les unissait; l'autre qui fut fondé vers l'an 1380, par Nicolas de Vères, homme d'un haut mérite. Ce jubé de stuc, orné d'un soi-disant ordre ionique, a été élevé par Joseph Hermand. On a placé sur l'autel à gauche, un petit bas-relief assez fin, représentant la cérémonie royale dont nous venons de parler. Quatre statues représentant, je crois, les quatre vertus théologiques, couronnent les deux côtés de cette construction qui n'a d'autre mérite que de soutenir la belle et grande porte du chœur, remarquable ouvrage de serrurerie du XVIII^e siècle. L'intérieur du chœur est bordé, à droite et à gauche, par de nombreuses stalles surmontées de panneaux de boiseries de chêne. Elles furent faites et posées en 1730 par un sieur Barasset, dans l'emplacement d'anciennes stalles du XV^e siècle, qui, sans doute aujourd'hui, auraient mérité toute notre admiration.

Au centre du chœur, s'élève le mausolée d'un dauphin et d'une dauphine de France. Ce mausolée rappelle de douloureux souvenirs; nous en parlerons bientôt.

En 1742, M^{sr} Languet, alors archevêque de Sens, fit élever, au centre du sanctuaire, sur les dessins de Servandoni, le grand autel qui existe aujourd'hui. Les quatre grandes colonnes de marbre et d'ordre corinthien qui soutiennent le baldaquin doré qui, à lui seul, encombre le sanctuaire, remplacent de belles et curieuses colonnes en cuivre qui dataient des premiers temps du moyen âge, ainsi que l'autel lui-même. Combien ne donnerait-on pas aujourd'hui pour avoir ce vieil autel surmonté de son ancien crucifix, bien qu'on l'ait trouvé, il y a cent ans, vieux et très-mal fait. Dans le sanctuaire on voyait, avant la révolution, de magnifiques tombeaux renfermant les dépouilles de plusieurs éminents prélats de l'église de Sens; il n'en reste de traces que dans le hangar dont on a déjà parlé. Après avoir refait le dallage du chœur, on songea bientôt à refaire

aussi celui des nefs; ce qui fut exécuté en 1769. C'est alors que disparurent, à tout jamais, toutes les vieilles pierres tumulaires qui formaient, depuis des siècles, le pavage de l'église; pavage historique, puisque la plus grande partie des dignitaires de l'église de Sens y étaient inhumés, ainsi que les membres des nobles familles du pays.

Toutefois, si les pierres sculptées furent brisées, on grava sur les pavés carrés qui les remplaçaient le nom du défunt. Mais une perte irréparable et qui n'est pas sans importance, sous le rapport archéologique, c'est la destruction d'un vaste labyrinthe, tracé en lames de plomb à l'entrée de la grande nef. Le dessin en a été conservé par M. Tarbé, dans la riche collection qu'il s'est formée. Une chose restait encore à faire: le badigeonnage général de l'intérieur de l'église. Cette belle besogne fut, en effet, faite en 1767.

Le développement de tous ces travaux de restaurations finit enfin par se ralentir; l'argent manquait, circonstance heureuse par exception.

Bientôt, non-seulement on ne construisit plus rien; on eut, au contraire, la douleur de voir les reliques les plus vénérées, comme aussi les œuvres d'art les plus précieuses, brûlées ou brisées par une bande de révolutionnaires qui firent la loi à tout un peuple. Cette période de quelques années compléta la ruine des édifices religieux que les calvinistes avaient déjà si fortement ébranlés. La métropole de Sens n'échappa pas à la profanation qui atteignit tant d'autres vénérables édifices; elle fut transformée en temple de la Raison, le 18 février 1794. La mémoire repousse avec horreur tout ce qui se fit, ou se dit, alors, dans cette admirable église, qui perdit, en peu d'heures, ses plus belles sculptures et ses plus riches ornements. Pourtant, on fut assez heureux encore pour pouvoir mettre en sûreté quelques bijoux du trésor et le mausolée du dauphin, replacé dans le chœur

depuis quelques années. Voici la liste des principaux objets d'arts conservés dans le trésor de St.-Etienne.

TRÉSOR. Dans le bas-côté sud, vis-à-vis le sanctuaire, on remarque un petit escalier en pierre, dont l'ensemble pittoresque arrête souvent les artistes; c'est l'escalier conduisant à une vaste salle voûtée en berceau et dans laquelle se trouvent réunis avec ordre les différents objets d'art sauvés de la tourmente révolutionnaire. Dix-sept marches aboutissent à une vieille porte qui a conservé ses ferrures du xiv^e siècle; seize autres marches conduisent à la salle du Trésor.

La première chose qui frappe les regards, en entrant, est une sorte de cage vitrée dans l'intérieur de laquelle sont rangés divers objets. Voici l'indication de ceux qui présentent le plus d'intérêt.

1^o Beau coffret en ivoire, à douze faces, ainsi que le couvercle dont la forme est pyramidale. Cet ivoire, d'un fini précieux, doit appartenir, de même que l'ornement émaillé qui l'entoure, au xii^e siècle. Les douze sujets inférieurs sont relatifs à l'histoire de David; et les vingt-quatre sujets des deux autres rangs, à l'histoire de Joseph. Enfin, dans les douze petits panneaux du couvercle, on remarque des lions, des paons, des serpents. On distingue encore quelques traces d'inscriptions grecques.

2. Grand peigne en ivoire de saint Loup, ou du temps de saint Loup (vi^e siècle). On lit sur la monture en cuivre, qui ne date que du xiv^e siècle: **PECTEN SANCTI LUPI.** Ce saint a été archevêque de Sens. On possède encore de lui un bel anneau, orné d'un saphir occidental.

3. Un petit coffret cylindrique en ivoire, sur les parois duquel on remarque une chasse aux lions; beau style du iii^e siècle.

4. Autre petit coffret cylindrique en ivoire, découpé avec une rare finesse. Une inscription en caractères arabes, sans intérêt historique, borde la base et le sommet de ce coffret.

5. Un petit reliquaire en cuivre doré (xii^e ou xiii^e siècle).

6. Un petit coffret bois et ivoire; xvi^e siècle.

Dans la grande armoire, on admire, avec un intérêt extrême, des tapisseries, soie et or, d'un travail exquis. La première, qui a 3 mètres 25 centimètres de long sur 1 mètre 35 centimètres de haut, représente l'adoration des Mages. On croit reconnaître les beaux costumes de la fin du xv^e siècle; et on présume que cet admirable ouvrage a été donné à l'église de Saint-Etienne par le cardinal Louis de Bourbon Vendôme, archevêque de Sens. On y voit les armes et la devise de sa famille :

nespoir, ne peur.

La deuxième tapisserie est d'un travail plus splendide encore, et qu'on ne se lasse pas d'admirer. Elle est divisée en trois parties et a presque les dimensions de la précédente. Ces trois sujets sont : à gauche, Salomon couronnant Bethsabé; à droite, Esther aux pieds d'Assuérus; au centre, le couronnement de la Vierge. Suivant la coutume, Dieu le Père est vêtu en pape; mais c'est avec le plus grand étonnement qu'on remarque pour le Christ l'omission du nimbe crucifère qui caractérise toujours le Fils de Dieu en iconographie chrétienne. Cette tapisserie est également du xv^e siècle.

La troisième tapisserie est égale en beauté aux deux précédentes; elle représente plusieurs sujets religieux qui n'ont que peu de rapport entre eux.

Enfin, la quatrième tapisserie, qui représente des anges jouant de divers instruments de musique, est d'une finesse inexplicable, et comme celles qui précèdent, d'une beauté, d'une fraîcheur de coloris, qui font honte à plus d'un fabricant moderne. Ce dernier morceau, qui est très-petit, date également du xv^e siècle.

Je ne parle ici que pour mémoire d'un immense manteau de velours

semé de fleurs de lys, qu'on a employé, il y a quelques années, aux services anniversaires du dauphin et de la dauphine, inhumés dans le chœur de la cathédrale.

Une deuxième grande armoire renferme entre autres les objets suivants :

Le morceau le plus précieux sous tous les rapports est un grand fragment de la vraie Croix, donné à l'église de Sens par Charlemagne, vers l'an 800. Cette précieuse relique est enchâssée dans un reliquaire en or orné de deux rubis, six saphirs et huit perles fines; le tout enfermé dans une boîte d'argent et de cristal ayant la forme d'une croix latine.

Un Christ en ivoire, de près de 60 centimètres de longueur, ouvrage du célèbre Girardon de Troyes. C'est un chef-d'œuvre de sculpture moderne, et l'un des deux ou trois plus beaux ouvrages de ce genre.

Un ciboire en vermeil, célèbre depuis qu'il a été volé par Jean Pagnard (Voir l'article *Hôpital*).

Dans une armoire spéciale sont développés les vêtements sacerdotaux de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry; ils consistent en une chasuble, une aube, une étole, un manipule, un cordon, une mitre et deux collets. On sait que Thomas Becket séjourna pendant quelques mois à l'abbaye de Sainte-Colombe-lès-Sens. C'est de là, dit-on, que proviennent les vêtements un peu défigurés du martyr anglais.

On montre toujours aux étrangers un prétendu fauteuil de saint Loup. Ce fauteuil ne date tout au plus que des premières années du xv^e siècle.

Dans un cadre rempli par deux feuilles de verre, on a placé une lettre signée « François de Paule ». On voit encore quelques tableaux assez bons.

Je ne terminerai pas cette courte description sans parler du nombre considérable de reliques que possède l'église de Saint-Etienne. Quelques-unes doivent éveiller vivement la piété des Sénonais.

Le trésor renferme encore quelques objets d'un grand prix, mais sans valeur archéologique.

MAUSOLÉE. Le tombeau placé au milieu du chœur recouvre les dépouilles mortelles de Louis, dauphin de France, fils de Louis XV et père de Louis XVI, et celles de Marie-Josèphe de Saxe, son épouse. Louis, dauphin, malade à Fontainebleau, ayant témoigné le désir d'être enterré dans le diocèse où il mourrait, fut par cela même amené à Sens après sa mort (20 décembre 1765), et enseveli dans le chœur de la cathédrale. Il existe une relation très-détaillée de la cérémonie funéraire; elle tiendrait trop de place ici. Madame la dauphine mourut le 13 mars 1767, et conformément à ses dernières volontés, son corps fut réuni à celui de son époux. Mais ce ne fut que dix ans après que le mausolée fut terminé et placé sur leur tombe. C'est ce même mausolée, exécuté par Guillaume Coustou, que nous allons décrire très-sommairement. Les deux grandes statues tournées vers le sanctuaire sont la Religion et l'Immortalité. Cette statue est demi-nue; elle tient un cercle, symbole de l'immensité, et des branches de lauriers. La Religion, grande et habilement drapée, est caractérisée par la croix qu'elle porte.

Un petit génie des sciences s'appuie sur une sphère, dont il mesure l'étendue. Derrière lui et à ses pieds, sont divers attributs et instruments scientifiques.

Les deux autres grandes statues sont du côté de la porte du chœur; elles représentent, le Temps, vieillard robuste; et l'Amour conjugal, jeune homme nu et dont l'expression indique l'abattement. Un petit génie semble lui faire voir la chaîne de fleurs brisée, qu'il tient dans ses mains. Les côtés latéraux sont occupés par de longues plaques de marbre couvertes d'inscriptions. Sur le soubassement sont les écussons du dauphin et de la dauphine, tandis que le sommet du tombeau soutient deux urnes qui,

seules, rappellent un peu que ces magnifiques blocs de marbre représentent une tombe. A part le mérite éminent du statuaire, sa composition, presque exclusivement païenne, a soulevé de nombreuses observations, de sévères critiques (Voir, à ce sujet, le curieux livre de M. Tarbé).

Je copie dans ce même livre le passage suivant :

« Les électeurs du département de l'Yonne, rassemblés le 3 septembre 1792, dans la nef de Saint-Etienne, pour nommer des députés à la Convention nationale, virent dans ce mausolée un monument de despotisme. Déjà, par l'ordre de quelques-uns d'eux, le marteau était levé, mais par la vigoureuse et louable fermeté de feu M. Ménestrier, maire alors, ce chef d'œuvre de l'art fut préservé de la destruction. C'est en octobre 1793, en vertu d'un décret qui supprimait tous les signes de la féodalité, que ce mausolée disparut de la cathédrale : on pénétra ensuite dans le caveau où reposaient les corps du dauphin et de la dauphine; on les transporta dans le cimetière public où ils furent inhumés suivant l'usage ordinaire. » Vingt-et-un ans après, un procès verbal d'exhumation, va nous apprendre quel était cet usage ordinaire. « Ce jourd'hui, 7 décembre 1814, heure de neuf du matin, nous, G.-Michel-Debusquet, etc..... à l'effet de se transporter avec nous, au cimetière, dit de l'Hôtel-Dieu, sis à Sens, près de l'Esplanade, pour être présent avec nous à la reconnaissance du lieu où sont déposés maintenant les restes de monseigneur le dauphin et de madame la dauphine, auteurs de notre auguste monarque, et ensuite assister à la fouille qui est nécessaire, pour reconnaître ces précieux restes qui, d'après les ordres sus relatés, doivent être exhumés, mis dans des cercueils à ce préparés, et réintégrés dans le chœur de l'église cathédrale de cette ville, d'où ils ont été retirés, pendant les troubles de la France. » Le sieur Michel-Savinien Boudrot, deuxième témoin, a déclaré que, pré-

sent au cimetière lors de l'inhumation, il a vu jeter dans une fosse à droite du cimetière, les deux corps de monseigneur le dauphin et de madame la dauphine, lesquels étaient nus, et ont été jetés ensemble dans la même fosse. Le sieur Edme-Hubert Vérot, ancien religieux dominicain, troisième témoin, a déclaré que, présent au cimetière lors de l'inhumation, et s'apercevant de l'embarras des personnes chargées de procéder, à cause du peu de largeur de la fosse, il s'est empressé de les aider, et qu'il a déposé, lui-même, dans la fosse, le corps de madame la dauphine sur celui de monseigneur le dauphin, qu'il a entouré d'un des bras de son auguste époux. » Suivent maintenant de longs détails sur la marche de la cérémonie funèbre qui fut solennelle. Cette relation, insérée tout entière dans l'almanach de Sens de 1816, offre de curieux rapprochements de noms.

Requiescant in pace.

TABLEAUX ET VITRAUX. Si l'église de Saint-Etienne possède de beaux vitraux, elle est presque pauvre en tableaux, anciens ou modernes. Voici l'indication de ceux qui méritent, par leur style et leur sujet, une mention spéciale.

Dans le chœur, on remarque une vaste toile représentant un des épisodes historiques qui ont autrefois illustré notre antique cathédrale : *Le roi Louis IX et son frère Robert, comte d'Artois, portant la Sainte-Couronne d'épines*; tableau de M. Gaillot, donné à l'église en 1826. « Le 10 août 1239, saint Louis se rendit à Villeneuve-l'Archevêque pour y recevoir lui-même la couronne d'épines. Le lendemain, 11 août, le pieux monarque se fit un devoir de la porter en entrant dans la ville de Sens, et il ne voulut partager cet honneur qu'avec son frère Robert. Ils la portaient sur leurs épaules et ils étaient l'un et l'autre pieds nus et en chemise. » C'est ainsi, en effet, que le peintre les a représentés, arrivant au portail de la cathédrale. Une foule immense de

seigneurs et de peuple remplit toute la place, dont les pignons aigus ne sont pas tout-à-fait une invention de l'artiste; d'après de vieux manuscrits, la ville présentait partout cet aspect si pittoresque, que peu de villes en France ont su garder. Dans le tableau de M. Gaillot, on remarque des têtes pleines de douceur et de finesse.

Tout à côté on a placé, il y a quelques mois, un tableau dont nous avons déjà parlé : *l'assassinat de l'Archevêque de Cantorbery*. En face, et près d'une curieuse cage d'horloge du xv^e siècle, on voit un tableau assez bon, de M. Chabard : *Jésus-Christ guérissant un paralytique*.

Dans la chapelle de la Vierge, un bon tableau de Restout : *l'Assomption*.

Enfin, dans la salle du Chapitre, celles de la sacristie et du Trésor, on remarque quelques portraits qui ne sont pas sans intérêt.

La description des légendes peintes sur les grandes verrières de notre cathédrale serait trop étendue; je me bornerai à signaler les deux admirables roses des transepts; ainsi que les hautes fenêtres qui les avoisinent. Les sujets peints dans ces immenses fenêtres sont exclusivement religieux

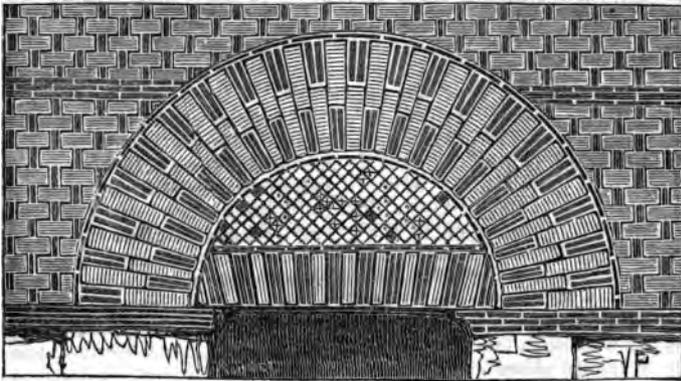
et se reconnaissent facilement. Il a été déjà question des vitraux du sanctuaire et de ceux des bas-côtés.

Ici se terminera la description de Saint-Etienne; beaucoup de choses pourtant restent encore à décrire; nous n'avons parlé ni des galeries intérieures ou extérieures, ni des arc-boutants, ni des innombrables colonnes à chapiteaux feuillagés. Il faudrait de nombreuses pages encore, et surtout des connaissances en iconographie chrétienne qui nous manquent complètement.

SAINT - GERVAIS ET SAINT-PROTAIS. Ancien couvent situé à l'est de la ville, mais détruit depuis plusieurs siècles.

SAINT-HILAIRE. Eglise paroissiale, autrefois la plus considérable de Sens, dit M. Tarbé, et bâtie sur l'emplacement d'une maison habitée par Saint-Hilaire, à son retour de l'exil, vers l'an 388 (Voyez le voyage v^e).

C'était près de cette église qu'on remarquait, dans la muraille d'enceinte, gallo-romain, un bel arc dont voici le dessin. Il a été démoli en 1845.



JACOBSINS. L'église et le couvent des frères Jacobins ou Dominicains ne sont pas entièrement détruits. C'est dans ce

couvent que Jacques Clément a été élevé. On sait l'histoire de ce fanatique, dont nous avons parlé voyage v^e.

L'église, éclairée par six fenêtres à meneaux flamboyants, n'offre que très-peu d'intérêt; elle a été rebâtie dans l'emplacement d'une église consacrée dès l'an 1371. Le couvent des Jacobins fondé, à Sens, vers 1229, près des murailles de la ville, fut transféré dans l'enceinte à l'époque des guerres avec les Anglais. L'église actuelle transformée en grange ne date que de la fin du xv^e siècle.

Gilles Charonnelles, fils d'un pauvre pêcheur, se fit dominicain à Sens et devint grand maître du sacré collège à Rome, et général de son ordre; il mourut à Sens, en 1519, et fut enterré dans l'église du couvent. Quelques frères de ce couvent devinrent célèbres à divers titres.

ST.-JEAN. Abbaye fondée par St.-Eracle, archevêque de Sens, vers l'an 495.

Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, qui vivait au xiii^e siècle, fut l'un des plus zélés bienfaiteurs de cette abbaye. Elle posséda bientôt un territoire d'une grande étendue dans la vallée de la Vanne, petite rivière qui arrose une vallée dont il a déjà été question, voyages 2^e et 3^e.

« L'abbaye de Saint-Jean est possédée, dit Lamartinière, par des chanoines réguliers de la congrégation de Sainte-Geneviève de Paris. Dans le neuvième siècle, il y avait deux monastères d'hommes, dont l'un sous le nom de Saint Eracle, archevêque, et qui, suivant toutes les apparences, y fut enterré; et l'autre, du nom de Saint Jean. Il paraît que, dans la suite, un des couvents a passé à des filles; mais, au douzième siècle, il n'y en avait plus, et il appartenait à la métropole de Sens qui le donna avec une grande partie de ses biens à ceux d'entre ses propres chanoines qui voulurent continuer la vie commune et qui avait été observée dans cette église depuis le fameux concile d'Aix-la-Chapelle. »

Dès l'année 1127, les religieux de Saint-Jean firent démolir la grande

église de Saint-Sauveur-des-Vignes pour bâtir leur couvent et rétablir leur église. Malheureusement ces édifices ne sont pas parvenus jusqu'à notre temps; ceux qui existent ne datent que des xiv^e, xv^e et xvii^e siècles. Dans les vastes bâtiments claustraux rebâties au xvii^e siècle, le cardinal de Loménie transféra l'hôpital qui était primitivement situé sur la place de Saint-Etienne, et l'église abbatiale, devenue trop grande, fut divisée en trois parties. La nef fut conservée au culte, mais les bas-côtés furent murés et servirent de bûcher et de garde-meuble. Depuis peu de temps seulement, ce fâcheux état de chose a cessé; d'heureuses restaurations ont presque restitué à cette jolie église sa beauté d'autrefois. L'abside seule date du xiv^e siècle; elle est extrêmement remarquable à l'intérieur par sa simplicité, son élégance et sa légèreté. De beaux faisceaux de colonnes soutiennent les voûtes ogives du sanctuaire et des bas-côtés qui tournent autour de ce sanctuaire; une jolie chapelle absidale termine l'église. Divisée en trois parties, les fenêtres ont une grâce toute particulière et sont d'un style simple et sévère, que des colonnettes isolées font valoir encore. La grande nef et ses bas-côtés sont lourds et sans intérêt; ils ne manquent pas cependant de grandeur : xvi^e siècle ou fin du xv^e. Le portail est moderne et sans importance.

Placés au centre d'un grand jardin planté de beaux arbres, les bâtiments de l'Hôtel-Dieu présentent un aspect massif que modifient à peine les arcades qui forment une galerie régnant sur trois des côtés de la cour principale. Des travaux importants en cours d'exécution modifieront d'une manière heureuse le service intérieur de la maison, confié à de pieuses et zélées religieuses.

ST.-LÉON. Très-ancienne église bâtie à l'est de la ville, sur le bord de la voie romaine de Sens à Troyes, et à l'entrée du faubourg. Elle était

située à peu de distance de la belle porte Notre-Dame, dont nous parlerons plus loin.

ST.-MAXIMIN. Eglise paroissiale, à laquelle fut réunie, en 1345, une chapelle fondée par Philippe-Auguste, vers l'an 1215. Toutes deux sont démolies.

MAGDELINE (Eglise de la). Cette église paroissiale fut fondée en 1348; elle est démolie depuis longtemps.

SAINT-MAURICE. Eglise paroissiale, bâtie dans l'île d'Yonne et sur le bord même de la rivière; elle mérite encore beaucoup d'intérêt.

Si cette église, dont les eaux de l'Yonne baignent le chevet, offre un ensemble assez pittoresque, elle le doit à son grand pignon ogival en bois, ainsi qu'à son clocher aigu qui s'élève au-dessus de l'immense toit de tuiles qui couvre tout d'une venue l'édifice entier. Trois portes donnent entrée dans l'église; la première près du pont est ornée de deux petits cartouches des dernières années de la renaissance. La deuxième porte sous le grand pignon est nulle, mais celle placée près de la tourelle de l'escalier au collatéral nord, date des premières années du XIII^e siècle. C'est à cette époque que l'église de Saint-Maurice a été construite. L'intérieur, divisé en trois parties, par une grande nef et deux bas-côtés, se subdivise en cinq travées formées de faisceaux de colonnes isolées. Leurs grands chapiteaux feuillagés soutiennent la retombée des voûtes ogivales à nervures rondes des bas-côtés. Mais la grande nef ne date que du XVI^e siècle ainsi que l'indiquent ses nervures et ses pendentifs ou clefs de voûte qui ne manquent pas d'élégance. Les bas-côtés, terminés par une petite chapelle ronde, étaient éclairés par de longues fenêtres en plein cintre ou légèrement ogivales. Elles sont bouchées presque toutes aujourd'hui; les autres n'ont conservé que de

pauvres et insignifiants vitraux. Cependant l'intérieur de cette église présente un ensemble régulier et d'un beau caractère, malgré les mutilations qu'on lui a fait subir, pour placer en lignes droites les stalles, le banc-d'œuvre, etc. Les deux premières travées ont été remaniées au XVI^e siècle; on y plaça un bas-relief représentant Magdeleine dans le désert. Cet ouvrage bizarre et médiocre est peint d'une manière ridicule; on lit au-dessus cette inscription : M. GULIELMUS SOTAN CURTINIACEN. HANC DIVAE MAGDELENES IMAC INSCULPEDA. CURAVIT 1567.

A gauche en entrant, on remarque, dans une châsse du XVIII^e siècle, les ossements de trois saints très-vénérés à Sens. Ce sont : saint Fort, saint Guinefort, et sainte Aveline. Un parchemin, scellé d'un curieux cachet en cire rouge, et datant du XIII^e siècle, est réuni à ces reliques.

M. le curé de Saint-Maurice s'occupe de réunir des documents destinés à former l'histoire de sa paroisse.

NOTRE-DAME-DU-CHARNIER, ancien monastère près duquel s'étendait un vaste cimetière. Ce couvent fut brûlé, en 872, par les Normands; ayant été reconstruit, il fut détruit une seconde fois par le comte Raynard-le-Vieux, vers l'an 998. L'archevêque Richer le fit rebâtir, et y fit venir des Bénédictins de la Charité-sur-Loire; mais en 1180, il fut incendié. Enfin, sa ruine complète arriva lorsqu'on creusa les fossés de la ville, vers l'an 1358. Quelques bâtiments isolés restaient pourtant encore, mais ils furent démolis en 1577.

ST.-PAUL. Abbaye, ordre de Prémontrés, située au sud de la ville, dans les prairies arrosées par la Vanne. Les bâtiments construits avec les débris de l'édifice romain, nommé la Motte-du-Ciar, n'existent plus, à l'exception d'une chapelle servant de grange aujourd'hui, mais dans laquelle

on remarque un grand bas-relief assez bon d'exécution mais très-mutilé.

L'église de cette abbaye était autrefois une paroisse sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Eugène. En 1192, Guy de Noyers, 64^m archevêque de Sens, la donna aux religieux de Dilo pour leur servir de refuge dans les temps de guerre. Tous les vieux bâtiments ont été démolis ; il ne reste qu'une pauvre chapelle du temps de la renaissance.

LES PÉNITENTS. Petite église faisant partie d'un monastère, établi en 1617. Elle est située vers le milieu du faubourg de Notre-Dame et n'offre que peu d'intérêt.

Au fond de la nef on remarque un énorme retable en pierre qui serait à peine à l'aise dans une vaste église ; style de la fin du XVI^e siècle. On voit aussi quelques tableaux assez bons ; entre autres : *la femme adultère* (1637).

SAINTE-PIERRE-LE-DONJON. Près de cette église paroissiale, qui n'existe plus depuis 1776, s'élevait un donjon, dans lequel les religieux de Sainte-Pierre le vif déposaient leurs reliques pendant les temps de guerre. A peu de distance de ce donjon, démoli il y a de longues années, on trouve encore le nom de Château-Gaillard, donné à une petite rue.

SAINTE-PIERRE-LE-ROND ; église paroissiale située vers le centre de la ville.

L'abside à pans coupés est percée de longues fenêtres ogivales et très étroites. Des contreforts grossièrement construits donnent à cette église un caractère simple et sévère dont il est assez difficile de fixer la date. Mais dans l'intérieur de la nef, quelques restes de faisceaux de colonnes à chapiteaux feuillagés semblent faire reconnaître le XIV^e siècle dans toute sa simplicité. Ce monument a considérablement souffert ; ses voûtes, démolies

ou restées inachevées, sont refaites en bois depuis la renaissance, époque indiquée par les ciselures qui bordent les longues pièces de la charpente.

Toutefois, vers la seconde moitié du XV^e siècle, on éleva, contre le côté latéral nord de l'église, un bas côté, dont les voûtes élégantes, dans le style ogival à nervures prismatiques, font un curieux contraste avec la pauvreté de la principale nef. Dans les larges fenêtres à meneaux flamboyants, on remarque quelques beaux vitraux des premières années du XV^e siècle. Ils représentent divers sujets religieux tels que : la Nativité, les Evangélistes, l'histoire de Joseph et quelques saints patrons aux pieds desquels figurent les donataires. Malheureusement tous ces vitraux sont très-mutilés, plusieurs même ne sont plus reconnaissables.

A l'extrémité de la petite nef, on voit un bas-relief assez curieux par les costumes des personnages qu'il représente « le Christ mis au tombeau. » Les vêtements de la Magdeleine surtout attirent l'attention par leur élégance et leur richesse, augmentées encore par les dorures et les couleurs qui les recouvrent. Mais toutes ces couleurs ravivées, et même renouvelées entièrement, ont le grave inconvénient de faire ressembler ces petites statues, assez anciennes et qui ne manquent pas de caractère, à ces ouvrages médiocres que colportent les mouleurs italiens.

Si la peinture polychrome du moyen âge offre de l'intérêt ou de la beauté, c'est une beauté ou un intérêt exclusivement archéologique, que la peinture polychrome moderne ne peut avoir. Or, quand on restaure un bas-relief peint, il faut peut-être remettre de la couleur, où elle manque absolument, mais il faut bien se garder de tout repeindre à neuf sous prétexte d'harmonie. Les peintures du XV^e siècle étaient fines et simplement à la colle pour éviter le luisant qui donne tant d'âpreté aux couleurs. Les sculptures couvertes d'un ton

mat et doux qui ne présentent rien de luisant rappellent bien mieux l'effet général de la nature qu'on se propose d'imiter. Mais au bas-relief de St.-Pierre, comme aussi à tant d'autres, tout a été non-seulement peint à l'huile mais encore recouvert de vernis.

Cette couche luisante reflète l'éclat du jour sur toutes les parties saillantes, et produit l'effet le plus faux et le plus désagréable. C'est ainsi que le bas-relief de St.-Pierre a perdu une grande partie de sa beauté. La voûte et les pilastres qui entourent les statues sont assez finement sculptés. On lit sur une bandelette ces mots : *Effudit dominus iram indignationis suae*. Enfin, on remarque à droite et à gauche les deux donataires à genoux ; ouvrage du xv^e siècle.

Dans le chœur, à droite, on lit cette simple inscription : « A LA MÉMOIRE DE MM. MACÉ ET THOMAS, CONSERVATEURS DE CETTE ÉGLISE » Ce sont deux honorables Sénonais qui achetèrent pendant la révolution l'église de St.-Pierre pour la préserver de la destruction qui la menaçait et qui déjà avait atteint plusieurs édifices à Sens. Ils achetèrent encore une multitude de statues et de tableaux qu'ils déposèrent à St. Pierre et dont on retrouve encore aujourd'hui une grande partie. Les statues sont médiocres en général, mais quelques tableaux ne sont pas sans mérite. On remarque entre autres, une Nativité, les Saintes femmes au Tombeau, un Calvaire, etc.

Un grand retable, style corinthien du temps de Louis xv, et un tabernacle couvert de dorures forment la décoration principale du chœur.

ST.-PIERRE-LE-VIF. Ce monastère a été un des plus célèbres de l'ordre de St.-Benoît; c'est également l'une des grandes illustrations de la vieille cité sénonaise. Il fut fondé, vers le milieu du vi^e siècle, par Sainte-Théodéchilde, fille de Thierry I^{er}, roi d'Austrasie. La sainte fondatrice mourut en 563, et fut enterrée dans

l'église du monastère qu'elle avait fondé. Son corps a été retrouvé en 1643.

Saint-Pierre-le-vif a eu d'illustres chroniqueurs. Leurs ouvrages, parvenus jusqu'à nous, sont célèbres. Ils ont jeté sur l'histoire de la première période du moyen-âge, un vif éclat, en nous apprenant le rôle important que cette abbaye remplit au xi^e et au xii^e siècle. L'affranchissement de la commune de Sens fut à peine proclamé, que les religieux de St.-Pierre-le-vif élevèrent un cri d'alarme. Mais malgré leurs efforts et la sanglante répression de la première émancipation, la commune de Sens s'affermi sous Philippe-Auguste. A. Thierry nous a laissé un remarquable récit de ces grands événements. Dès les premières années du xii^e siècle, les vastes bâtiments de l'abbaye et le faubourg St.-Savinien furent fortifiés. Mais de toutes ces immenses constructions, il ne reste rien, bien qu'elles fussent encore entières au commencement de la révolution. A cette époque, le cardinal Loménie de Brienne, archevêque de Sens, en fit l'acquisition pour y fixer sa résidence. Plus tard, il voulut donner aux habitants du faubourg la magnifique église abbatiale. Elle fut obstinément refusée, sous le prétexte le plus futile et le plus ridicule. M. de Loménie fit alors raser complètement ce vénérable édifice, dont il ne resta que la crypte qui, elle-même, s'écroula peu de temps après. Aujourd'hui, de grands jardins et une place assez régulière occupent l'emplacement de la célèbre abbaye. Ses grands murs longeaient la voie romaine de Sens à Troyes, et, dans le dessin joint à cette notice, on peut reconnaître la haute tour de l'église. C'est du sommet de cette tour que furent précipités plusieurs bourgeois Sénonais, coupables d'une révolte à main armée contre l'abbaye, en 1146. Tous nos savants annalistes ont consulté les précieuses chroniques de St.-Pierre-le-Vif; elles offrent un grand intérêt historique et religieux.

ST.-PREGTS. Petite église paroissiale.

siale, primitivement bâtie à l'extrémité du faubourg, près de la Vange, mais rebâtie vers le centre des habitations, en 1736, par les soins de son vénérable curé.

La façade, assez élégante de cette petite église, date du XVIII^e siècle; l'intérieur, formant une seule nef et deux chapelles, a l'air que peu d'intérêt. Tout le fond de l'église est rempli par une immense retable peint en blanc. Le faubourg Saint-Pregis a dû être misérable autrefois, à en juger par les nombreux établissements religieux qui s'y étaient élevés, et surtout par les débris de monuments antiques qui furent découverts dans le cours du XVIII^e siècle. D'après M. Tarbé, on trouva, en 1620 et en 1643, des mosaïques et les restes d'un aqueduc dans lequel l'eau coulait encore. Enfin, c'est dans ce même faubourg qu'on retrouve les vastes fondations d'un édifice antique nommé la Motte-du-Ciar et qui, depuis de longues années, sert de carrière de pierres. Des fouilles bien dirigées ont fait reconnaître la disposition curieuse du principal massif, placé vers le centre d'une immense enceinte dont l'un des côtés n'a pas moins de 400 mètres de long. Un archéologue zélé, M. Lahier, prépare un travail savant et étendu, relatif aux édifices gallo-romains de la ville de Sens.

ST-ROMAIN. Eglise paroissiale, démolie en 1792. On y remarquait, dit M. Tarbé, de magnifiques vitraux de Jean Cousin, et représentant le *jugement dernier*. La rue de St-Romain est célèbre dans les annales sénéonaises. En 1472, plusieurs habitants qui jouaient à la main chaude, ou Jeu de Jacquemain, eurent une contestation avec un des joueurs nommé Eudes Bouquot. Une émeute déplorable en résulta, et motiva l'arrivée d'un corps de troupes, envoyé par Louis XI. L'*Histoire de Sens*, de M. Tarbé, donne de longs détails et de justes observations au sujet de cette émeute.

St. Rémy. Abbaye de Bénédictins,

fondée vers l'an 695, et bâtie près de la muraille d'enceinte au sud de la ville. Cette abbaye fut ruinée dès l'année 824 par les Sarrasins qui assiégeaient Sens, et une seconde fois, par les Normands, vers l'an 886. Henry I^{er}, roi de France, la ruina une troisième fois en 1634. Elle fut de nouveau en partie détruite, lorsqu'on creusa les fossés de la ville en 1358; enfin, les Calvinistes la détruisirent entièrement en 1567. Depuis cette époque, elle ne s'est pas relevée; mais Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, construisit, dans son emplacement, une petite chapelle en 1644. Elle fut vendue et démolie à la révolution. Après la première destruction des bâtiments de leur abbaye, les religieux de St.-Rémy se réfugièrent dans un domaine situé au village ou près du village de Vareilles, et qui leur avait été donné par la comtesse Rothilde, à la condition qu'elle serait enterrée dans l'église de ce village. Voir le voy. III^e.

Toutefois, l'abbaye fut rétablie à Sens et rebâtie par l'abbé Bruno, vers l'an 915.

ST.-SAVINIEN. Ancienne et curieuse église, située à l'extrémité du faubourg de St.-Savinien, à l'est de la ville, près de l'ancienne voie romaine allant de Sens à Alise.

L'église de Saint Savinien est le monument chrétien le plus ancien à Sens; mais, par une cruelle fatalité, il a perdu peu à peu le caractère monumental et vénérable qu'il offrirait aujourd'hui, si de soi-disant restaurations ne l'en avaient pas dépouillé à diverses époques. Avant de commencer la description de cette pauvre église, il est utile de rappeler au souvenir du visiteur les faits bien constatés du martyr de saint Savinien. Cet illustre apôtre du pays sénéonais vint, vers l'an 270 de l'ère chrétienne, prêcher la foi nouvelle dans la ville de Sens, alors l'une des principales villes des Gaules. Peu de temps après son arrivée, il jeta les fondements d'une petite église qu'il dédia au

saint Sauveur; elle était située à l'extrémité de l'un des plus riches faubourgs de la ville au levant. Ce serait dans cette église primitive que saint Savinien reçut la palme du martyre. Ses dépouilles, soigneusement recueillies, furent ensevelies sous le sol même de cette église qui, dès lors, prit le nom de son fondateur. Vers le milieu du ve siècle, on la reconstruisit en l'agrandissant; elle subsista jusqu'aux premières années du x^e siècle. Mais, dès l'an 847, l'évêque Wénilon, d'après les ordres de Charles-le-Chauve, avait fait la translation solennelle du corps de saint Savinien, le 26^e jour du mois d'août, dans l'église du monastère, depuis si célèbre, de Saint-Pierre-le-Vif, fondé, dit-on, vers l'an 530, tout près de l'église bâtie par saint Savinien. En l'an 1001, l'évêque Léothéric fit mettre les reliques du martyr sénonais dans une magnifique châsse, donnée à l'église de Sens par le pieux roi Robert et les restitua à la primitive église. Trente ans plus tard, elles furent reportées dans l'abbaye de Saint-Pierre-le Vif, où elles restèrent jusqu'en 1790. Depuis cette époque, elles sont déposées dans l'église métropolitaine de Saint-Etienne.

La crypte, construite par l'évêque Léothéric, en 1001, existe toujours; c'est celle où nous descendrons bientôt. Pendant la période du xi^e siècle on construisit, au-dessus de cette vénérable crypte, une grande église, ayant son sanctuaire au dessus de la crypte même; la nef et ses bas-côtés s'allongèrent vers l'occident. Cette nef, qui semble n'avoir jamais été voûtée, communiquait avec les bas côtés par de larges arcades plein cintre formées de claveaux minces et réguliers. Ces bas côtés ont été démolis et les arcades murées. Toutefois on vient de réédifier celui qui était au nord, et que je me souviens avoir vu longtemps rempli par les épines et les ronces. La nef elle-même servait alors de grange, et le sanctuaire de garde-meuble. L'époque de cet abandon honteux ne remonte pas à des temps de troubles ou de révolu-

tions, c'est il y a dix ans à peine: Mais depuis lors, l'antique église de Saint-Savinien est rendue au culte; pourquoi faut-il qu'à cette occasion elle ait été défigurée par des constructions que rien ne motivait, et par des badigeons blancs, bleus, jaunes, bruns, violets et verts. Heureusement, tout cela va être lavé; déjà même, quelques travaux ont rendu au sanctuaire une partie de son caractère primitif, altéré, dès l'époque de la renaissance, par l'ouverture d'une énorme fenêtre au-dessus de l'autel. Aujourd'hui, on a remplacé cette fenêtre par trois autres étroites, allongées et en plein cintre. A droite et à gauche, en avant de l'escalier du sanctuaire, on remarque deux colonnes massives de formes et d'ornementation; sur le tailloir du chapiteau de la colonne de gauche on lit: *Vir balduinus et Patronilla uxor ejus ha...* Toutes les fenêtres anciennes sont étroites, à larges embrasures intérieures et cintrées en petits claveaux allongés et réguliers; toutes les voûtes sont en pierres et faites en berceau. Pourquoi faut-il que des badigeons polychromes leur enlèvent tout le caractère monumental qu'elles ont réellement. La crypte, la précieuse crypte elle-même, n'a pas été épargnée; on a plâtré sa voûte afin de la repeindre à neuf et de tracer sur sa surface lisse et couleur jaunasse des joints de pierres de taille couleur chocolat. Cette affreuse couleur couvre, à plus d'un mètre de hauteur, toute la partie inférieure de la muraille; on a figuré ainsi une espèce de lambris en granit.

En descendant les marches qui conduisent à cette crypte, on remarque sur le linteau de la porte une plaque de cuivre sur laquelle on lit une inscription latine. En voici la traduction. « Cette antique basilique, « monument de la foi des Sénonais, « consacré aux saints apôtres et mar- « tyrs du Christ, Savinien et Poten- « tien, fut dévastée, l'an du salut « 1793, par les Vandales de cette « époque. Pleurez, fidèles! Les fu-

ST.-THIBAULT. Chapelle bâtie vers l'an 1085, au nord de la ville ; elle fut entièrement détruite par les Calvinistes en 1567.

Il est inutile de mentionner ici le nom de plusieurs petites chapelles qui existèrent jusqu'à la révolution. La nomenclature qui précède fera connaître toute l'importance et l'étendue des églises que Sens a possédées. Il me reste à citer quelques établissements pieux qui ne sont pas eux mêmes sans importance.

Indépendamment des grands ordres monastiques dont nous avons déjà parlé, Sens possédait encore des congrégations nombreuses, telles que celles des Annonciades, des Lazaristes, des Pénitents, des Capucins, des Jésuites, des Ursulines et des Carmélites. La révolution dispersa toutes ces pieuses communautés. Peu à peu elles se sont reformées, et, sans parler ici des Carmélites, des Ursulines et du Grand-Séminaire, établissements qui méritent une mention spéciale, Sens possède aujourd'hui plusieurs maisons dirigées par des frères Ignorantins, des dames du Bon Pasteur, de la Sainte Enfance, etc.

CARMÉLITES. Les bâtiments de ce couvent n'offrent aucun caractère archéologique. Dans une petite chapelle, récemment construite par les dames Carmélites, on a placé un Christ au calvaire, sculpture ordinaire du temps de la renaissance et qui provient de l'église de St.-Sauveur-des-Vignes (Voy. III^e).

GRAND-SÉMINAIRE. Immense bâtiment construit dans les dernières années du XVIII^e siècle, avec les débris d'une ancienne construction nommée la Grosse-Tour. Commencée vers 1787 pour servir de collège, cette vaste maison, n'étant pas encore terminée en 1790, servit « tantôt de caserne pour les volontaires ou pour les prisonniers de guerre, tantôt d'hô-

pital ou de salpêtrière. » En l'an II, on lisait au-dessus de la porte ces deux vers :

Dans ce nouvel Etna, se fabrique
la foudre
Qui réduit les tyrans et les trônes
en poudre.

M. de La Fare fit acheter par le Gouvernement, pour y placer un grand séminaire, cette maison où avait été établie une magnifique filature qui n'a pas prospéré. De nombreux séminaristes l'occupent définitivement.

HÔPITAL (l'ancien). Ce curieux édifice, dont la principale façade se développe sur la place St.-Étienne, sert aujourd'hui de halle au blé ; l'ancienne chapelle, de boucherie ; et les bâtiments qui s'étendent le long des rues de St.-Étienne et du Plat-d'étain-d'en-haut, servent de caserne à la gendarmerie. Lorsque l'abbaye de St.-Jean fut acquise par la ville, le cardinal de Loménie y transféra l'hôpital, dont la situation au centre de la ville était fâcheuse. Sa fondation remontait à plusieurs siècles, et la chapelle, servant aujourd'hui de halle aux bouchers, a conservé quelques traces des premières constructions. Les cinq longues fenêtres du côté latéral nord, et la corniche placée au-dessus, enfin les six lourds piliers, aujourd'hui enclavés dans de nouvelles constructions, indiquent le XIII^e siècle. La façade a été remaniée au XV^e siècle.

Entre le troisième et le quatrième contrefort, s'ouvre un joli portail orné de dix colonnettes ; quatre d'entre elles sont rudentées, et toutes sont ornées de chapiteaux feuillagés, soutenant les moulures nombreuses de l'arcature ogivale. Ce portail est caché par une misérable et sale construction qui fait honte. Cetteasure s'appuie contre l'angle d'une petite chapelle dont il sera question tout à l'heure.

Le grand portail de la halle au blé est d'une date moins ancienne ; ses

colonnes et ses sculptures ne remontent qu'au xv^e siècle. Les fenêtres ogivales du pignon sont moins anciennes encore ; toutefois, la date 1682, qu'on lit sur un petit cartel, leur est postérieure. A cette époque, on ne faisait plus d'ogive. Les écussons de France, de la ville et du chapitre, je crois, sont incrustés dans la muraille.

L'intérieur des halles, vastes salles voûtées en bois, n'offre rien d'intéressant.

A l'angle formé par les rues de Laurencin et du Plat-d'étain-d'en-haut, on remarque une niche élégante, style du xv^e siècle. Tout à côté on lit, sur une bandelette placée au-dessus d'un écusson brisé, la devise : VT VIVAM MORIOR. 1550.

A quelques mètres de ce coin de rue, on remarque une maison assez pittoresque. C'est l'ancienne hôtellerie de l'Image de Saint-Etienne, bâtie en 1567 par le cardinal de Bourbon. Entre les deux petits balcons bâtis en encorbellement aux deux angles de cette maison, on lit deux inscriptions ; la plus haute donne des préceptes religieux, la seconde est celle-ci :

REIPUBLICAE COMMODITATI ;
URBIS ORNAMENTO ;
PAUPERUM UTILITATI.

J'ai parlé, quelques lignes plus haut, d'une charmante chapelle adossée à l'ancienne chapelle de l'hôtel-Dieu. Ce petit monument fut fondé vers l'an 1542 par Jean Ferrand, grand archidiacre de Sens, en mémoire d'un événement qui eut une fin tragique, et dont voici en quelques mots l'analyse. L'événement ayant été relaté longuement dans *l'almanach de Sens*, année 1764, et dans *l'histoire de Sens*, année 1838, nous y renvoyons le lecteur.

« Le 19 juillet 1541, Jean Pagnard, garçon pâtissier, natif du Nivernais, s'introduisit la nuit dans la cathédrale et vola un Saint-Ciboire de vermeil, mais qu'il croyait en or. (Ce Ciboire

est conservé dans le trésor de la cathédrale). La consternation parmi le clergé et dans la ville fut générale. Mais Jean Pagnard, arrêté pour une cause fortuite, avoua, le 4 août 1541, son vol sacrilège. La coupe fut retrouvée dans des décombres provenant de l'hôtel-Dieu que l'on construisait alors. Le St.-Ciboire fut rapporté solennellement à la cathédrale, et le voleur condamné à être brûlé vif. Cependant, il lui fut accordé, par grâce, d'être étranglé au moment où le feu commencerait à toucher son corps. L'exécution se fit le 24 septembre 1541. Pour éterniser en quelque sorte la réparation solennelle de cet attentat sacrilège, et pour y intéresser la piété de tous les fidèles, M. Jean Ferrand, grand archidiacre et official de Sens, fonda une magnifique procession qui se faisait chaque année le 4 août, jour dit de la Récupération de la coupe. Il fit bâtir une chapelle où elle avait été si indécemment déposée par les profanateurs ; il y fut inhumé, et les chanoines venaient y célébrer son anniversaire le 13 du même mois. » Combien les temps sont changés ! Cette chapelle sert aujourd'hui à conserver les viandes qui n'ont pas été vendues ; et des immondices de toutes sortes salissent sans cesse les murailles qui furent élevées par un pieux motif.

Sur les deux piédestaux qui servent de bases à deux élégantes colonnes placées à droite et à gauche, on remarque un aigle tenant une banderolle sur laquelle on lit ces mots : VERE LOCUS ISTE SANCTUS EST ; GENÈ—28. Entre ces deux colonnes, on remarque deux longs bas-reliefs divisés en six parties par des faisceaux de colonnettes très-finement taillées, ainsi que les ornements du couronnement. La surface de ces bas-reliefs a été brisée à coups de marteau, et c'est à peine si on peut aujourd'hui reconnaître l'emplacement des nombreuses petites statuette. L'inscription qui expliquait les sujets sculptés est elle-même illisible.

Six petites ouvertures longues et très-étroites, placées dans la partie

supérieure de ce petit monument, en éclairaient l'intérieur qui communique, par une large arcade plein cintre, avec la grande chapelle. L'autel n'existe plus, mais trois niches assez finement sculptées en indiquent l'emplacement.

Par suite d'un projet qui s'élabore, et qui serait bientôt soumis à l'approbation du ministre, il serait question de démolir de fond en comble tous les édifices qui formaient l'ancien hôpital et de reconstruire une nouvelle halle mieux appropriée aux besoins du commerce. Si on démolit l'ancien édifice, n'est-il pas possible d'utiliser la vieille façade de la halle au blé ? Cela serait à désirer. Le nouvel établissement y perdra peut-être quelques pilastres d'un ordre d'architecture quelconque, mais Sens aura conservé un monument. N'en a-t-il pas assez déjà perdu depuis un demi siècle.

Il y avait encore à Sens un ancien hôpital d'orphelins, appelé l'hôpital-général; il était situé à l'extrémité d'un groupe de maisons qui s'étend le long de la rive droite de l'Yonne et nommé le petit hameau. Cet hôpital, bâti en 1713, avec les débris de l'édifice antique, la Motte-du-Ciar, n'offre aucun intérêt archéologique.

Il a été question déjà du grand hôtel-Dieu établi dans les bâtiments de l'abbaye de St.-Jean, faubourg de Notre-Dame.

ORPHELINES (hôpital des). Edifice assez remarquable, construit dans l'île d'Yonne près de l'église de St.-Maurice. Cette généreuse institution fut fondée vers 1680, par Mlle Cécile de Marsangy (Voy. vi°).

URSULINES. C'est encore un établissement qui eut à souffrir de cruelles épreuves; il est occupé aujourd'hui par les Dames de la Congrégation de Nevers.

Bien que les religieuses Ursulines fussent arrivées à Sens dès l'année 1643, ce n'est que quarante ans

après que les bâtiments actuels furent commencés. L'invasion de 1818 leur a été funeste, mais bientôt ils se relevèrent, grâce au dévouement religieux de M^{me} Emilienne Pelras, alors supérieure de cette Communauté.

PLACES.

PLACE DRAPÈS. Cette place, située près de la cathédrale, est assez bien bâtie; elle occupe l'emplacement de l'ancien cloître des chanoines de St.-Etienne. Depuis la révolution, on lui a donné le nom de Drapès; c'est un hommage rendu à la mémoire d'un illustre chef des Gaulois-Sénonais.

PLACE DE SAINT-ETIENNE. C'est la principale place de la ville. Elle est circonscrite à l'est par la façade de la cathédrale, et à l'ouest par les bâtiments pittoresques de l'ancien hôpital, déjà décrits. Les rues Royale et Dauphine aboutissent aux deux autres côtés; elles furent ouvertes ou au moins élargies dans les dernières années du xviii^e siècle, pour le passage de la route de Paris à Lyon.

Quelques scènes affligeantes, remontant au xv^e siècle, donnent à la place de St.-Etienne un peu d'intérêt historique. C'est là que furent brûlés quelques individus pour des crimes que nos lois actuelles puniraient moins sévèrement. A l'article *hôpital*, nous avons parlé de l'une des victimes, Jean Pagnard.

Au milieu de la place, on remarque un puits assez curieux datant de la renaissance. On est heureux que ce vieux puits n'ait pas encore été transformé en borne-fontaine.

PLACE DU SAMEDI. Cette place, assez régulière, n'offre aucun intérêt. Mais à quelques pas de là, on remarque, à l'angle formé par les rues Dauphine et de la Vannerie, une ancienne maison en bois sculpté. L'angle principal,

formé d'une énorme pièce de bois, offre surtout de curieuses sculptures. Elles représentent tous les ancêtres de la Vierge, depuis Abraham. Ce sujet, si souvent reproduit au moyen-âge, est ici accompagné de nombreuses ciselures finement entaillées dans toutes les pièces de la charpente; des branches de feuillages et de fleurs, au milieu desquels on remarque des petites figurines et des animaux fantastiques, méritent de fixer longtemps l'attention. Mais hélas on a, il y a quelques années, affreusement bariolé de mille couleurs toutes ces curieuses sculptures; elles ont été affublées de la plus ridicule façon; et une date plus ridicule encore, provoque un sourire qui est plus que dédaigneux. Cette curieuse et pittoresque maison semble avoir été construite dans les dernières années du xv^e siècle ou les premières du xvi^e.

On retrouve encore dans quelques rues, des fragments de sculptures de la même époque.

PONTS.

PONT-AU-DIABLE. Pontassez ancien, mais étroit et tortueux, jeté sur le second bras de la rivière de l'Yonne. Ses arches voûtées en plein cintre rappelaient les constructions de la fin du xv^e siècle. Il a été démoli en 1841, son état de ruine étant, dit-on, irréparable. Aujourd'hui un nouveau pont léger et hardi, remplace l'ancien, dont la construction, suivant de vieilles légendes, était attribuée au diable.

GRAND-PONT. C'est celui qui traverse le grand bras de la rivière, pour aboutir à l'île d'Yonne. Ce beau pont, commencé en 1739 et terminé en 1742, fut bâti sur l'emplacement d'un ancien pont de six arches qui avait été construit en 1541. D'autres ponts précéderaient ceux-ci, car les voies romaines venant d'Orléans et d'Auxerre traversaient l'Yonne au même endroit. Un acte, signé de Charles v et daté de 1367, permet aux habitants de Sens de construire deux moulins près des ponts. Dernièrement, des travaux con-

sidérables ont amélioré les rives de l'Yonne, aux abords de la ville. Un quai fut construit et les longues et hautes berges de la rive droite ont été empierrées sur une grande étendue. Les rives de l'île d'Yonne ont été relevées; mais si elles ont gagné plus de rectitude, elles ont perdu leur aspect pittoresque qui n'était pas sans charme.

PORTES.

PORTE DE SAINT-ANTOINE. Cette porte, placée au nord de la ville, conduisait à un vaste faubourg auquel aboutissait la voie antique de Meaux nommée encore le chemin Perré, ainsi qu'on l'a dit déjà Voyage 8^e.

La porte Saint-Antoine, désignée ainsi parce qu'elle conduisait au faubourg de ce nom, avait été reconstruite vers la fin du xiv^e siècle ou dans les premières années du xv^e; elle a été démolie en 1832. A droite et à gauche s'élevaient deux forts piliers carrés, soutenant chacun une tourelle ronde placée en encorbellement et terminée en plate-forme. En avant de cette porte, un pont de pierre traversait les fossés qu'un bras de la rivière de Vanne remplissait.

PORTE DAUPHINE. C'est la porte en forme d'arc de triomphe qui s'élève à l'extrémité sud de la rue, droite et assez bien bâtie, qui traverse la ville. Cette porte a été construite, en 1777, sur l'emplacement d'une autre très-ancienne, au-dessus de laquelle était le beffroi communal. Deux grosses tours rondes, bâties en 1283, et couvertes de grands toits aigus, eux-mêmes surmontés de la flèche du beffroi, devaient donner à cette porte un caractère très-pittoresque. On remarque à côté de la porte Dauphine, dans le pignon d'une maison qui fait face à la promenade, un boulet lancé par les alliés en 1814.

PORTE SAINT-DIDIER. Deux lourdes colonnes d'ordre Pæstum remplacent aujourd'hui une très-ancienne porte défendue par des constructions considérables, et détruite en 1788, lors-

qu'on planta le large espace qui fait maintenant la promenade principale. C'est à la porte Saint-Didier qu'aboutissait la grande route de Paris, après avoir traversé un faubourg très-peupleux. Bien que depuis soixante ans la route ait été changée, tous les *guides itinéraires* continuent à n'en rien savoir.

PORTE FORMEAU. C'était une construction très-ancienne et placée à l'extrémité Est de la longue rue qui traverse toute la ville. Elle a été démolie il y a quarante ans environ. Les deux piliers carrés qui la remplacent datent de 1804. C'est à peu de distance, à gauche, qu'on remarquait un bel arc romain démoli en 1846, mais dont le dessin a été conservé *pl. 3^e*. Le 14 mars 1890, Henri IV, assiégeant la ville, fit, un peu à gauche de la porte Formeau, deux larges brèches; elles furent inutiles. Enfin, c'est par cette porte que les eaux d'un bras de la Vanne entrent dans la ville et se répandent dans tous les ruisseaux. Cette amélioration date de l'année 1886. Avant cette époque, ces mêmes eaux alimentaient les larges fossés qui entouraient la ville et dans lesquels on avait mis du poison. M. Tarbé nous donne à ce sujet de curieux détails, ainsi que sur les fossés creusés seulement depuis l'an 1348.

PORTE DE SAINT-HILAIRE. Ce sont deux piliers carrés sans caractère et qui remplacent une poterne qui, dit-on, n'avait que peu d'importance.

PORTE DE NOTRE-DAME. Cette porte, formée de deux larges piliers carrés surmontés d'une corniche d'ordre dorique, occupe l'emplacement d'une porte datant du *xiv^e* siècle, et démolie vers 1832. Cette vaste construction, dont voici le dessin, avait elle-même



remplacé une porte romaine qui conduisait à un faubourg considérable, au centre duquel s'élevaient le théâtre, les arènes et une naumachie.

Les voies antiques, venant de Troyes et d'Alise, aboutissaient à ce même

faubourg, que traversait aussi l'aqueduc de Saint-Philibert. C'est sur la porte romaine qui, peut-être, ressemblait aux belles portes de Saint-André et d'Arroux qu'on admire encore à Autun, que le duc Helpon voulait venir planter sa lance comme signe de conquête. Il fut vaincu dans les plaines de Villiers-Louis (V. le Voyage 2^e). Connue dès l'an 423, cette porte a été refaite vers la fin du xiv^e siècle au plus tard. Elle se composait d'un énorme bâtiment rectangulaire, à la base duquel s'ouvrait une porte dont les arcatures, alternativement ogivales et plein cintre, abritaient des corps-de-garde. Au-dessus s'étendait la salle d'où l'on manœuvrait les herses. Aux quatre angles du bâtiment s'élevaient de petites tourelles placées en encorbellement et couvertes de toits aigus, ainsi que d'un grand carré central. En avant du mur, et du côté extérieur, on remarquait un rang de beaux machicoulis, et aussi trois longues niches très-finement sculptées. Le dessin que nous donnons est copié d'après une vieille gravure qui fait regretter la démolition, sans nécessité bien constatée, d'un monument qu'on s'empreserait aujourd'hui de conserver.

PORTE DE SAINT-RÉMY. Ce sont encore deux insignifiants piliers carrés qui remplacent une vieille porte dont les deux grosses tours servirent longtemps de prison. Près de là était l'ancienne abbaye de Saint-Rémy, dont nous avons déjà parlé.

PORTE D'YONNE. C'était la porte conduisant aux deux grands ponts qui traversent l'Yonne, et dont il a été parlé précédemment. Vers le milieu du xviii^e siècle, la vieille porte fut démolie et remplacée par deux massifs piliers carrés démolis eux-mêmes depuis peu de temps. Près de cette porte, et à quelques mètres de l'enceinte de la ville, s'élevait une tour énorme qu'on peut reconnaître dans le dessin, pl. 1, que nous donnons. Elle fut construite, vers l'année 903, par Raynard-le-Mauvais, comte de

Sens, et démolie, pour en avoir les matériaux, en 1787. Son emplacement, après avoir été occupé par un jardin public, est aujourd'hui un entrepôt de marchandises.

Combien de fois ces mots : démolition et destruction, se sont-ils renouvelés dans cette notice ? C'est que Sens a laissé tomber peu à peu les édifices qui lui donneraient aujourd'hui un caractère si monumental. Ce n'est pas par le fléau des incendies ou des inondations qu'elle les a vus tomber. Si les révolutions en ruinèrent quelques-uns, les délibérations prises en pleine paix renversèrent les autres. Ainsi, à l'égard de nos monuments, les embellissements ont eu le résultat qu'aurait amené l'invasion d'une armée étrangère.

De toutes les anciennes portes de la ville, il ne reste debout qu'une poterne; elle est située à cent mètres environ de la porte Dauphine, et se nommait poterne des Quatre-Mares. Suivant M. Tarbé, elle fut bâtie vers 1260 pour faciliter le chemin qui se rendait à un Hôtel-Dieu placé près de là. Cette porte est petite et enfoncée entre de hauts piliers qui supportent une sorte de terrasse dont la voûte menace ruine. L'effet pittoresque de cette vieille construction, adossée aux murailles gallo-romaines, ne manque pas d'intérêt.

La porte Voisines est un débris curieux, seul reste d'un immense hôtel que possédaient, à Sens, les seigneurs de Voisines, village déjà cité voyage 1^{er}. C'est vers le milieu de la rue St-Didier que subsiste encore cette curieuse porte, qui semble dater de la seconde moitié du xiv^e siècle.

MONUMENTS DIVERS.

ARCHEVÊCHE. Ainsi que cela a été dit déjà, le palais épiscopal était situé dans l'enceinte du cloître des chanoines de Saint-Etienne. Ce cloître ayant été brûlé en l'an 968, l'archevêque Sévin fit rebâtir son palais du

côté opposé, c'est-à-dire au sud de la cathédrale. Ce palais ayant été détruit de nouveau, l'archevêque de Sens, Gauthier Cornut, le réédifia en pierre vers l'an 1231. C'est le remarquable édifice qui s'élève au pied de la grande tour de Saint-Étienne. Mais ce voisinage lui fut fatal; en 1267, deux jours après Pâques, la grande tour s'écroula, et le ruina presque entièrement. « Pierre de Charny, sous lequel arriva ce désastre, s'appliqua à le réparer. Cet archevêque fit ensuite placer dans le haut, du côté de la place, cinq grandes statues en pierre; celle du milieu représente saint Étienne; à sa droite est saint Savinien et à sa gauche saint Potentien, premiers apôtres du pays sénonais. Du côté de la cathédrale est Pierre de Charny, ayant les mains jointes et implorant ces trois saints. » Enfin, ajoute M. Tarbé, du « côté opposé est Louis IX, à genoux. » Ces belles statues sont placées au sommet des grands contreforts qui divisent la façade, et chacune dans une niche peu profonde bordée de belles colonnettes dont les chapiteaux feuillagés soutiennent le couronnement, représentant des châteaux fortifiés, des églises et des prisons. Cette décoration est d'un très beau style; malheureusement les statues ont eu la tête brisée. Quatre contreforts plus considérables, placés aux angles, soutiennent une terrasse ronde placée en encorbellement et pouvant servir de guérite. Six vastes fenêtres ogivales éclairaient l'intérieur du premier étage, au couchant; trois seulement sont restées entières, encore sont-elles bien dégradées. Elles ont, ainsi que celles qui font face à la Grande-Rue, un beau et grand caractère malgré les plâtras qui les encombrant. Deux petites fenêtres ogivales, bordées de nombreuses colonnettes et une grande rose remplissent les grandes ogives.

Le rez-de-chaussée de ce bel édifice est obstrué par une horrible halle en bois, construite seulement en 1802. Sous cet affreux toit de tuile

on remarque quelques ouvertures défendues par d'énormes barreaux de fer; ces ouvertures éclairent des caves magnifiques de construction et d'étendue. On y arrive par un large escalier placé dans la cour intérieure. De fortes colonnes centrales soutiennent la retombée des voûtes ogivales. Ces belles voûtes, dont la date de construction est authentique, puisqu'elles furent construites par Gauthier Cornut, ont la plus grande similitude de caractère avec les caveaux si célèbres de la Ville-Haute de Provins, qu'un auteur provinois a pompeusement décrites comme étant d'origine romaine.

Le rez-de-chaussée est voûté de la même manière; c'est partout la même force, le même soin d'appareillage. Mais ces longues voûtes sont interceptées par des murs modernes destinés à séparer deux corps-de-garde et une écurie. Il me reste à décrire quelques caveaux qui éveillent de douloureuses pensées : je veux parler des cachots.

On peut arriver, sans avoir besoin de lumière, dans le premier de ces cachots; un couloir étroit, fermé à ses deux extrémités par des portes chargées d'énormes ferrures et fermetures, y aboutit. C'est une petite salle à peu près carrée voûtée en pierre et à peine éclairée par un soupirail garni de barres de fer. Les parois inférieures de ces tristes murailles sont couvertes d'une quantité innombrable de ciselures grossières représentant des armes, des écussons, des fleurs de lys et des croix. On peut reconnaître encore des figures d'évêques invoqués par des prisonniers; des Christ en croix auxquels s'adressent également de pauvres détenus; enfin une indéfinissable quantité d'inscriptions de toutes grandeurs et datant des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

Un couloir complètement obscur conduit à un second cachot, qui, de même que le premier, porte de nombreuses marques du séjour d'un grand nombre de malheureux. Mais un ca-

chot, plus affreux encore, parce qu'il est tout à fait privé d'air et de lumière, reste à visiter. La petite trappe, qui forme la seule ouverture de ce cachot, s'ouvre à l'entrée du second couloir; on ne peut y descendre qu'à l'aide d'une échelle; mais, suivant la tradition, c'était avec des cordes qu'on y descendait les condamnés. Ainsi qu'on peut s'en convaincre, les prisons ecclésiastiques, au moyen-âge, ne le cédaient en rien aux plus horribles prisons militaires. Disons encore, avant de sortir de ces épouvantables cachots, que des ouvertures étroites, pratiquées dans le haut des murs, permettaient d'espionner les prisonniers, et aussi de leur descendre des aliments.

Depuis six ans, tout le bel édifice de l'ancien archevêché appartient à la ville de Sens. Et le Conseil Général de l'Yonne, en vendant à la ville ce vieux monument, a spécifié d'une manière expresse dans l'acte de vente (session de 1841, séance du 1^{er} septembre) la condition qu'il ne serait pas démoli. Cette condition est-elle simplement une précaution, ou une leçon sévère ?

Des beautés architecturales non moins importantes, mais d'une époque plus rapprochée, méritent encore l'attention des archéologues. Vers l'an 1520, Etienne Poncher, archevêque de Sens, fit construire le vaste bâtiment qui borde la Grande Rue. Ce bâtiment, bâti tout en pierre de taille, fermait l'un des côtés de la grande cour (dite de l'archevêché) qui longe les bas côtés sud de la cathédrale. Une petite porte fut établie vis-à-vis le grand portail latéral, pour en faciliter l'accès. Cette petite porte est un chef-d'œuvre, par la finesse de ses sculptures et l'élégance de leur ensemble. Les rinceaux de feuillages les plus riches, les arabesques les plus gracieux, sont dessinés avec profusion et sculptés avec une perfection rare. Enfin cet admirable petit portail bien connu des archéologues et des artistes, est un des plus beaux spécimens de l'ornementation de l'époque de la renaissance.

La même délicatesse de travail se retrouvait dans tout l'édifice; les pilastres, les corniches et surtout les embrasures des fenêtres et des portes étaient couvertes de ciselures. Pourquoi a-t-il fallu qu'en 1832, par suite d'une décision inexplicable, on ait abattu la moitié de ce splendide édifice ? L'année 1832 a été fatale aux vieux édifices de la ville de Sens; leurs débris jonchaient le sol de ses places et de ses promenades publiques.

Depuis de longues années les toitures aiguës de l'ancien archevêché laissent, par suite de leur délabrement, pénétrer les eaux pluviales dans les murailles construites en pierres tendres. L'humidité en avançait rapidement la ruine. Alors l'archevêque de Sens, M^{sr} de Cosnac, offrit trois mille francs pour faire les réparations les plus urgentes, c'est-à-dire boucher les trous des toitures. Cette somme était suffisante pour préserver, quelques années encore, le vénérable monument. J'ai le regret de le dire, cette offre fut refusée; et ce qui est incroyable, on dépensa pour la démolition, une somme qui eût suffi pour consolider le monument. Les trois quarts du premier étage furent rasés, et leurs débris, furent laissés pendant plusieurs années épars dans la cour de l'archevêché. Mais il fallut, à l'occasion des immenses travaux que le Gouvernement allait faire exécuter à la cathédrale, une place large pour les matériaux nouveaux; on entassa, les unes sur les autres, toutes ces pierres si finement ciselées. Elles sont encore là, et de plus, chargées d'une énorme quantité de vieux bois de charpente.

La seule partie qui puisse donner une idée de l'ornementation de l'ancien palais archiepiscopal, se voit dans la seconde cour de l'archevêché, séparée de la cour commune par un mur seulement. Dans cette cour, une charmante petite porte d'escalier attire d'abord l'attention par ses sculptures moitié gothiques, moitié renaissance. A droite, de grandes fenêtres, divisées par leur croisée de pierre,

rent la plus grande richesse d'arabesques. Enfin à gauche on remarque un puits élégant. Une large frise ornée de médaillons, de coquilles et de chiffres monogrammes, couronne ce rez-de-chaussée, dont l'intérieur nu et délaissé fait peine. Dans la partie supérieure d'une haute tourelle d'escalier dont il ne reste plus que la base, on marquait une inscription formée de grandes lettres ornées; voici cette inscription :

COSTRUXIT : R : D : STE : DE PONCHER :
 (: SEN : ANNO : DNI : M : D : XXI :

Le grand corps de logis élevé entre l'abside de la cathédrale et le vieux palais, est la résidence actuelle des archevêques de Sens. Il fut construit en 1557, par le cardinal Louis de Bourbon. Son ensemble ne manque ni de grandeur ni de beauté, malgré l'absence de toute sculpture. L'intérieur n'offre pas d'intérêt archéologique. Je ne veux parler que des appartements privés, car c'est à l'une des extrémités de ce beau bâtiment que se trouve la grande salle du Trésor, dont on a donné déjà la description.

Les autres bâtiments, dépendant de l'archevêché, ont été construits successivement par MM^{es} de Gondrin de Montpézat. Ce dernier fit agrandir le jardin en 1677, tel qu'on le voit aujourd'hui; il fit encore construire en 1683 le bâtiment appartenant à l'ancien official et à l'œuvre de l'archevêque Etienne Poncher.

BIBLIOTHÈQUE. La bibliothèque et le musée occupent une portion des bâtiments de l'Hôtel de la mairie, rue du Cheval Rouge. Le musée est formé, en partie, par les sculptures antiques trouvées dans la ville; elles sont rangées les unes sur les autres provisoirement sous un hangar placé à l'un des angles du jardin. Ce sont, comme on l'a dit déjà, des monuments funéraires représentant un ou plusieurs personnages dans une niche. Toutefois, la similitude qui existe entre le plus grand nombre de ces

niches, ferait présumer qu'elles appartenaient, comme partie décorative, à de vastes monuments. Leur exécution, sous le rapport de l'art, est peu étudiée, comparée surtout à quelques sculptures qui enrichissent les musées antiques des grandes villes du midi de la France. Cependant, on remarque parmi les sculptures sénonaises plusieurs bas-reliefs forts beaux et qui témoignent du grand caractère que présente la statuaire romaine. Ces bas-reliefs ont été décrits avec soin dans une savante notice insérée dans le premier n° du *Bulletin de la Société archéologique de Sens*. Quelques débris de colonnes, de bases, de chapiteaux, d'entablements échappés à la destruction d'objets semblables trouvés par centaines, peuvent donner une idée de l'étendue considérable des édifices que possédait la ville de Sens. De nombreuses inscriptions votives viennent encore augmenter l'intérêt que méritent, surtout au point de vue local, tous ces curieux débris.

En montant l'escalier qui conduit à la bibliothèque, on remarque encore quelques morceaux antiques, et aussi les huit médaillons en plâtre qui devaient orner la porte Dauphine dont on a déjà parlé. Ces médaillons, demi-allégoriques, sont relatifs au dauphin et à la dauphine ensevelis dans le chœur de la cathédrale.

Riche d'environ neufmille volumes, la bibliothèque possède la plupart des grands ouvrages classiques qui seront toujours le fonds d'une bonne bibliothèque. Ils est inutile de les nommer ici. La liturgie, les sciences historiques ou naturelles, sont convenablement représentées; et les manuscrits sur parchemin sont en assez grand nombre. Mais la plus grande partie d'entre eux, bien que des XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles offre peu d'intérêt. Ce sont des évangiles, des missels et des rituels qui ont appartenu aux ecclésiastiques des nombreuses communautés de la ville. Cependant, on remarque le *libellus Evangeliorum*, grand in-4° n° 41, manuscrit du XIII^e

siècle sur parchemin. La couverture est formée de deux planchettes de bois recouvertes de feuilles de cuivre sur lesquelles sont estampées de nombreuses fleurs de lys. Aux angles du livre, sont de petites plaques émaillées, au nombre de huit et représentant des personnages de la Bible. Ces émaux, qui semblent appartenir aux premières années du xiv^e siècle, ne manquent pas de caractère, ni de valeur. La liste bibliographique placée en tête de cette notice indique d'autres ouvrages. La bibliothèque de Sens possède un célèbre manuscrit, connu sous le nom d'Office de la fête des fous, ou de la Prose de l'âne. Cette prose aurait été composée, dit-on, par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, en 1222. Mais ce qui vaut à ce curieux manuscrit l'immense célébrité dont il jouit, n'est pas seulement cette prose, c'est l'admirable couverture en ivoire qui l'enveloppe. Chacune des deux feuilles d'ivoire a 32 centimètres de haut sur 13 de large; elles sont incrustées dans des planches de chêne fort épaisses.

Comme presque toujours, les savants ne s'accordent pas pour reconnaître les sujets représentés sur ces deux ivoires païens qu'on fait remonter généralement au ii^e ou au iii^e siècle. Les uns y ont vu la personnification du soleil et de la lune; les autres Neptune et Amphitryte. Quoi qu'il en soit, ces deux bas-reliefs sont d'une grande valeur archéologique et le Gouvernement a offert, dit-on, en échange, pour dix mille francs d'ouvrages scientifiques.

On remarque encore dans des armoires vitrées plusieurs objets d'art antiques et du moyen-âge, tels que : un petit Mercure, des bagues, des fers de lances, des anneaux, des lampes et des poteries; quelques émaux, des serrures ciselées. Plusieurs de ces objets ont été trouvés à Sens et soigneusement recueillis par un jeune savant trop tôt enlevé à la science, M. Alfred Lorne.

Plusieurs tableaux ne manquent pas de mérite; un beau buste de Na-

poléon Bonaparte, une urne présumée antique, un dessin d'une mosaïque découverte à Sens en 1791; enfin quelques armes anciennes, des meubles en bois sculptés et une collection assez intéressante d'oiseaux, de coquillages, de minéraux donnés par M. Lorne, sont exposés avec ordre dans cette bibliothèque, ouverte tous les jours de 11 heures à 2 heures.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE; c'est celle de M. Tarbé, antiquaire zélé, bien connu des savants. Cette collection, précieuse sous le rapport historique et local, est composée de livres et de notes manuscrites très-nombreuses et d'un haut intérêt de localité. Beaucoup de dessins, de gravures anciennes et d'inscriptions, soigneusement réunies et mises en ordre, et toutes relatives à l'histoire de la ville et des archevêques de Sens, offrent un vif intérêt par leur sujet et leur rareté. Quelques bons tableaux et plusieurs objets d'art curieux complètent cette collection précieuse pour l'histoire de la ville. Plusieurs membres de la famille Tarbé, l'une des plus honorables de la ville de Sens, ont consacré leur temps à étudier les annales de la province sénonaise et à les faire connaître dans une suite, non interrompue depuis l'année 1757, de petits livres bien recherchés aujourd'hui et intitulés *Almanachs historiques de la ville de Sens*. C'est dans ces Almanachs que j'ai puisé la plus grande partie des notes qui composent cette notice, que j'aurais voulu compléter par quelques indications biographiques, puisées également dans ces curieux recueils, publiés à une époque où les sciences archéologiques n'étaient pas accueillies favorablement à Sens. Grâce à Dieu, aujourd'hui il n'en est plus ainsi, on les y cultive avec honneur; et si de nouvelles recherches, plus approfondies et peut-être aussi mieux comprises maintenant, ont fait découvrir dans les Almanachs de Sens quelques erreurs de texte et de date, on n'en doit pas moins les considérer comme les premiers et utiles jalons qui servent

à nos modernes historiens sénonais, devenus à leur égard un peu sévères quelquefois.

MAISONS ANCIENNES. Les constructions en bois sculpté, qui sont nombreuses encore dans notre département, ont été presque toutes démolies à Sens. Il n'en reste que de pauvres fragments empâtés sous des couches de couleurs ou de mortier. Toutefois, la curieuse maison, située dans la rue Dauphine, et dont il a été parlé déjà, mérite d'être visitée. Les autres constructions ne datent que des premières années du xvi^e siècle et n'offrent plus qu'un faible intérêt. Elles étaient habitées par d'anciennes et nobles familles, dont les noms se sont éteints, mais dont les fastes historiques offriraient un vif intérêt. Voir l'*Histoire de Sens* par M. Tarbé, pages 99 et suivantes.

PROMENADES PUBLIQUES. De beaux arbres rangés sur plusieurs lignes forment autour de la ville de longues allées parfaitement ombragées. Les parties les plus belles et aussi les plus fréquentées sont : l'Esplanade, vaste emplacement qui s'étend de la porte Saint-Antoine à celle de Saint-Didier; le Mail, double rangée de marronniers magnifiques longeant la muraille d'enceinte du nord; et enfin la promenade de Saint-Remy au midi de la ville. Ces boulevards ont remplacé de vastes et profonds fossés creusés vers l'an 1370 par ordre de Charles V. Les eaux de la petite rivière de la Vanne les remplissaient et complétaient avec quelques bastions avancés une ligne défensive qui protégeait la ville. Mais, dès les premières années du xviii^e siècle, ces différents ouvrages étant devenus inutiles furent détruits. On combla les fossés, on abattit les ponts-levis, et on commença les plantations de marronniers et d'ormes que nous admirons aujourd'hui.

Si, pour embellir les abords de la vieille cité sénonaise, on l'entoura d'une large ceinture de verdure,

on ne toucha pas à la muraille d'enceinte, ou au moins on y toucha peu, puisque les Wurtembergeois, en 1814, firent de vains efforts pour passer outre. Mais depuis cette époque tout a bien changé; les embellissements jugés nécessaires au xviii^e siècle ne suffisent plus au xix^e. On détruit sans cesse, et plus activement cette année encore, ce qui reste de la muraille gallo-romaine, sous prétexte de donner de l'air et du soleil à d'assez pauvres jardins que la vieille muraille ombrageait. On l'a donc démolie, et ses immenses débris, rangés en mètres cubes ou épars, encomrent les contre-allées des boulevards. Bientôt, sans nul doute, on s'apercevra que les grands arbres des boulevards projettent leur ombre sur ces mêmes petits jardins; alors, dans un but philanthropique, c'est-à-dire, pour donner de l'ouvrage aux ouvriers, on abattra les vieux arbres, comme on a abattu les anciennes portes pendant un hiver rigoureux, et, de même aussi, on abattra la vieille halle au blé, en attendant que le projet de reconstruction s'étudie et se décide. Heureusement, Sens possède encore quelques monuments; et une société de savants zélés et laborieux assurera leur conservation.

Ici se termineront les notes écourtées et incomplètes qui concernent la cité antique des Sénonais. Cette grande et célèbre ville a perdu peu à peu tout ce qui avait, au temps des Romains, fait sa gloire et ses richesses. Mais l'illustration religieuse, dont elle resplendit au moyen-âge, a laissé, malgré les révolutions, de nombreuses preuves de sa puissance; la grande église de Saint-Etienne en est le plus magnifique exemple.

V. P.

Nota. Un plan lithographié de la ville de Sens devait accompagner cette notice; mais par suite d'accident survenu à la pierre, il ne sera publié que l'an prochain.
(*Notes de l'Éditeur.*)

TABLE DU GUIDE PITTORESQUE.

VOYAGE SIXIÈME.

	<i>pages</i>		<i>pages</i>
VILLE DE SENS.	100	Notre-Dame-du-Charnier .. .	123
BIBLIOGRAPHIE SÉNONAISE	101	Saint-Paul	123
ANTIQUITÉS.	103	Les Pénitents	124
EGLISES ET CHAPELLES :		Saint-Pierre-le-Donjon .. .	124
Saint-Benoît.	106	Saint-Pierre-le-Rond.	124
Bénédictines	106	Saint-Pierre-le-Vif.	125
Célestins.	106	Saint-Pregts	125
Clôtre Saint-Etienne	106	Saint-Romain	126
Cordeliers	107	Saint-Remy.	126
Sainte-Colombe du Carrouge	107	Saint Savinien.	126
Saint-Etienne	107	Carmélites	129
Chapelle de Sainte-Croix	113	Grand Séminaire	129
— Sainte-Anne	113	Ancien Hôpital	129
— Saint-Eutrope	113	Orphelines.	131
— Sainte-Marguerite	114	Ursulines	131
— de la Vierge.	114	PLACES :	
— Saint-Martial	114	Place Drapés	131
— Saint-Mammès.	114	— Saint-Etienne	131
— N.-D.-de-Lorette	114	— du Samedi	131
— Saint-Savinien.	114	PONTS :	
— Sainte-Colombe	115	Pont-au-Diable.	132
— St-Thomas de Can-		Grand pont.	132
torbéry	115	PORTES :	
— Saint Jean	115	Porte de Saint-Antoine	132
— Saint-Sulpice	115	— Dauphine	132
— Saint-Aubin	115	— Saint-Didier	132
— Saint-Germain	115	— Formeau	133
— Saint-Fiacre	116	— Saint-Hilaire	133
— Saint-Denis	116	— Notre-Dame	133
Saint-Gervais et Saint-Protais.	121	— Saint-Remy	134
Saint-Hilaire.	121	— d'Yonne	134
Jacobins	121	MONUMENTS DIVERS :	
Saint-Jean	122	Archevêché.	134
Saint-Léon	122	Bibliothèques	137
Saint-Maximin.	123	Maisons anciennes	139
De la Magdeleine.	123	Promenades publiques	139
Saint-Maurice	123		